**Des décrets contre la satire : une invention de
scholiaste ? (Pseudo-Xén. II, 18, schol. Ach. 67, schol.
Av. 1297)**

Dominique Lenfant

► **To cite this version:**

Dominique Lenfant. Des décrets contre la satire : une invention de scholiaste ? (Pseudo-Xén. II, 18, schol. Ach. 67, schol. Av. 1297). *KTÈMA Civilisations de l'Orient, de la Grèce et de Rome antiques*, 2003, 28, pp.5-31. halshs-00009784

HAL Id: halshs-00009784

<https://shs.hal.science/halshs-00009784>

Submitted on 27 Mar 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

KTEMA

CIVILISATIONS DE L'ORIENT, DE LA GRÈCE ET DE ROME ANTIQUES

EXTRAIT

La liberté en Grèce et à Rome

D. LENFANT	Des décrets contre la satire : une invention de scholiaste ? (Pseudo-Xén. II, 18, <i>schol. Ach.</i> 67, <i>schol. Av.</i> 1297)	5
E. LÉVY	Platon et la liberté	33
L. MÉRY	Suicide collectif et liberté : trois exemples liviens	47
E. LYASSE	La notion de <i>libertas</i> dans le discours politique romain, d'Auguste à Trajan	63
F. CHAPOT	La liberté du chrétien dans l'apologétique et l'hagiographie antiques <i>Statim christiana libertate prorumpens</i> (Pass. Mart. Abitinae, 7)	71

Dèmos et démocratie (I)

M.-P. NOËL	Remarques sur quelques termes appartenant au vocabulaire de la démocratie chez Aristophane	83
F. FRAZIER	Quelques remarques autour des antonymes de <i>dèmos</i> chez Thucydide	87
C. MAGDELAINE	Le vocabulaire du peuple et de la démocratie chez Euripide	105

Rhétorique

C. GUÉRIN	<i>Dicta est causa</i> : comment situer le début d'un épilogue Le cas du <i>Pro Ligario</i>	125
A.-M. FAVREAU	Trois relectures rhétoriques d'un exemplum historique : Cynégire et Callimaque, d'Athènes à Byzance	143
P. CHIRON	Le dialogue entre dialogue et rhétorique	155

Varia

C. BOËLLE	PO-TI-NI-JA à Pylos	185
F. BADER	Patrocle et l'embaumement des princes de l' <i>Iliade</i> par nectar et ambrosie	197
M. TELÒ	La peur d'Oreste. Un problème textuel dans Euripide <i>Or.</i> 836-7	227
E. LUPPINO MANES	Tucidide e Alcibiade	235
F. FRAZIER	La délibération dans les <i>Vies</i> de Plutarque. Les emplois de <i>bouleuein</i> et de <i>bouleuesthai</i>	255
P. CUGUSI	Pour une lecture narratologique du conte d'Amour et Psyché	271

Des décrets contre la satire : une invention de scholiaste ? (Pseudo-Xén. II,18, *schol.* Ach. 67, *schol.* Av. 1297)

RÉSUMÉ. — Y eut-il, dans l'Athènes du V^e siècle avant notre ère, des décrets visant à limiter l'exercice et le champ de la satire comique ? Textes d'époque (Aristophane, Pseudo-Xénophon) ou scholies de tradition médiévale, les sources disponibles sont maigres et allusives, ce qui réduit souvent l'interprétation à l'hypothèse. Mais un examen attentif de leurs fondements permet d'écarter plus d'une hypothèse moderne. C'est surtout le cas du prétendu décret de Syracosios : l'étude des méthodes pratiquées par les scholiastes permet d'établir qu'il s'agit d'une supposition sans fondement de la part d'un commentateur ancien, confirmant ainsi l'hypothèse injustement négligée de Stefan Halliwell. L'idée que les Athéniens avaient interdit la satire nominale des individus a rencontré chez les anciens et les modernes un succès paradoxal, dans la mesure où les seules traces tangibles d'une réaction populaire contre la comédie semblent concerner la satire de la cité dans un contexte d'affrontement avec une alliée en révolte (Samos, Mytilène).

ABSTRACT. — Were there, in 5th Cent. B.C. Athens, decrees which aimed to restrict the practice and the scope of comic satire? The available sources, which are either contemporary texts (Aristophanes, Pseudo-Xenophon) or medieval scholia, are scanty and allusive, which often reduces interpretation to assumption. Nevertheless a careful examination of the sources allows us to reject several modern interpretations. This is especially the case of the so-called decree of Syracosios: by studying the methods used by scholiasts, one can prove that this is a foundless conjecture from an ancient commentator and thus confirm Stefan Halliwell's hypothesis, which has been unjustly neglected. The idea that Athenians had forbidden the satirizing of individuals by name has had a paradoxical success in Ancient and Modern times, insofar as the only tangible evidence of a popular reaction against comedy seems to concern the satire of Athens, after it had just faced the revolt of an allied city (Samos, Mytilene).

« Les Athéniens avaient l'habitude de s'entendre critiquer et, par Zeus, c'est justement pour se faire injurier qu'ils se réunissaient au théâtre (...). Tout en entendant Aristophane, Cratinos et Platon, ils ne leur firent aucun mal »¹. De fait, la comédie attique pratiquait couramment la satire de ses contemporains et les allusions des comiques touchaient même l'actualité de si près que, du temps de Plutarque, on leur faisait reproche de leur opacité². Leurs attaques étaient aussi d'une violence peu commune, puisqu'ils n'hésitaient pas à figurer l'un des orateurs les plus populaires de la cité, sous le masque limpide du Paphlagonien, comme un charlatan qui empestait le cuir et qui se plaisait

(1) Dion Chrysostome, 33, 9 'Αθηναῖοι γὰρ εἰωθότες ἀκούειν κακῶς, καὶ νῆ Δία ἐπ' αὐτὸ τοῦτο συνιόντες εἰς τὸ θέατρον ὥς λοιδορηθησόμενοι (...), 'Αριστοφάνους μὲν ἤκουον καὶ Κρατίνου καὶ Πλάτωνος καὶ τούτους οὐδὲν κακὸν ἐποίησαν.

(2) Plutarque, *Propos de table*, VII, 8 (712a) : « il faudra à chacun son professeur de lettres pour lui expliquer chaque détail : qui est Laispodias chez Eupolis, Cinésias chez Platon, Lampon chez Cratinos, et ainsi pour chacun des personnages brocardés » (δεήσει γραμματικὸν ἐκάστῳ τὸ καθ' ἑκάστον ἐξηγεῖσθαι, τίς ὁ Λαισποδίας παρ' Εὐπόλιδι καὶ ὁ Κινησίας παρὰ Πλάτωνι καὶ ὁ Λάμπων παρὰ Κρατίνῳ, καὶ τῶν κωμωδουμένων ἕκαστος). Il est vrai que Plutarque écrit cinq siècles plus tard, mais il évoque un milieu savant.

à retourner la fange³. C'est pourquoi, lorsqu'on aborde le chapitre de la liberté d'expression dans la démocratie athénienne, le théâtre comique y est cité comme l'un de ses champs d'exercice les plus patents⁴. Il apparaît même comme une sorte de régulateur politique permettant à la démocratie de se moquer d'elle-même et de tenir en respect les hommes de premier plan⁵.

D'un autre côté, des exigences contradictoires pouvaient animer la cité, comme le désir de ménager sa propre image dans certaines circonstances ou celui de garantir le respect de la dignité du citoyen, souci qu'atteste, par exemple, l'existence de la *dikè kakègorias*, procès privé pour diffamation, ou celle de la *graphè hybréôs*, procès public pour outrage⁶. De fait, il arrive que les modernes évoquent des lois de censure sur la comédie, mais en les présentant, selon les cas, comme une fiction sans fondement⁷, comme une possibilité incertaine⁸ ou comme une réalité avérée⁹. Ces attitudes contradictoires sont d'autant plus déconcertantes que les historiens restent généralement allusifs : c'est que, sceptiques ou non sur la réalité de mesures ayant visé à limiter le champ de la satire comique (κωμωδεῖν), ils s'accordent à dire le plus souvent que ces dernières n'eurent pas d'effet notoire. Pourtant, il n'est pas sûr qu'un décret voté par des milliers d'Athéniens mérite de tomber aux oubliettes de l'histoire pour la seule raison qu'il ne fut pas appliqué.

Il importe donc d'examiner l'ensemble des témoignages disponibles et notamment les trois principales sources invoquées.

- 1) Un passage de la *Constitution des Athéniens* du Pseudo-Xénophon (II, 18), qui est contemporain de la Comédie Ancienne (probablement des années 431-425), affirme que la satire individuelle y est encouragée, à l'inverse des critiques du peuple qui, elles, ne sont pas permises (κωμωδεῖν ... τὸν ... δῆμον οὐκ ἔῶσιν).
- 2) Beaucoup plus tardive, une scholie au vers 67 des *Acharniens* d'Aristophane fait allusion à un décret d'interdiction de la satire comique (μὴ κωμωδεῖν), décret daté de l'archontat de Morychidès (440/439) et qui aurait été en vigueur durant trois ans.

(3) *Cavaliers*, par exemple 892 (puanteur du cuir) et 309 (remueur de fange).

(4) MOMIGLIANO 1971 p. 516, évoque, par exemple, l'« eccezionale libertà di parola nel teatro ».

(5) Sur la satire des institutions et des hommes politiques comme fonction inhérente à la Comédie Ancienne, cf. CARRIÈRE 1979 p. 42-45 « c'est la démocratie elle-même qui invite expressément, deux fois par an, les poètes comiques à moquer le fonctionnement et les chefs du régime démocratique », les critiques des comiques rappellent « aux chefs que le peuple est la source de tout pouvoir à Athènes » (p. 45). DOVER 1972 p. 35 : « It seems to be the business of comedy to grumble and slander, and to speak fair of a politician or general would have been discordant with its function as a means by which the ordinary man asserts himself against his political or military superiors ».

(6) Cf. McDOWELL 1978 p. 126-132 ; TODD 1993 p. 103, 107, 268-271 ; WALLACE 1994. Sur la *dikè kakègorias*, les sources (des plaidoyers) sont du IV^e siècle av. J.-C., mais plusieurs sont de ses débuts et donc contemporains des dernières comédies d'Aristophane. Il est intéressant de voir que sont passibles de cette action en justice des injures qui rappellent de près celles que prodigue le théâtre comique, comme d'accuser quelqu'un d'avoir jeté son bouclier (Lysias, *Contre Théomnestos* (10), §12. [cf. Cléonymos chez Aristophane, *Nuées*, 353]) ou de « reprocher à un citoyen ou à une citoyenne le métier qu'il exerce sur le marché » (Démosth., *Contre Euboulidès*, 30 [cf. Euripide comme fils d'une marchande de légumes chez Aristophane, *Thesm.* 387]). HALLIWELL 1991 p. 49-54 analyse les lois athéniennes sur la diffamation et constate que la satire comique ne tombait manifestement pas sous leur coup.

(7) Pour le décret de Morychidès, MATTINGLY 1977 p. 243. Pour le décret de Syracosios, HALLIWELL 1984, 1991 (qui reste néanmoins fluctuant ou d'une prudence excessive, puisque, après avoir dit p. 63 « we have no reason to believe the Athenians ever passed a decree prohibiting named *ridicule tout court* », il évoque p. 64 « a possible but, I have contended, highly doubtful decree of 415 »).

(8) CARRIÈRE 1979 p. 45.

(9) MOMIGLIANO 1971 p. 516 (qui déduit des contradictions documentaires que l'application de la loi restrictive fut sans doute intermittente) ; McDOWELL 1978 p. 128-129 ; HANSEN 1991 (1993 p. 105) est ambigu, car, tout en se référant aux scholies évoquant respectivement le décret datant de Morychidès et le décret de Syracosios (n. 229), il ne traite en fait que du premier ; CANFORA 1997 p. 174, VICKERS 1997, HENDERSON 1998, etc. Cf. *infra* n. 137.

- 3) Une scholie au vers 1297 des *Oiseaux* d'Aristophane fait allusion à un décret de Syracosios interdisant de faire la satire nominale de quelqu'un (μη κωμωδεῖσθαι ὀνομαστί τινά), ce qui contredit à première vue les assertions du Pseudo-Xénophon, mais pourrait se référer à une période distincte.

Certes, ces textes ont déjà été analysés par le passé, mais jamais d'une manière entièrement satisfaisante, soit qu'on ait négligé leur contexte et la nature de leurs sources, soit qu'ils aient fait l'objet de déductions arbitraires ou incohérentes¹⁰, soit encore que l'ensemble du dossier n'ait pas été pris en compte.

Je souhaiterais donc proposer un examen précis de ces trois sources en remplaçant chacune dans son contexte propre et en les analysant une à une, non sans les confronter entre elles, ainsi qu'avec les textes comiques conservés. On tentera de voir par ce biais s'il y eut, dans l'Athènes du V^e siècle avant notre ère, des lois ordonnant une censure du théâtre comique, ou du moins de distinguer plus modestement quelles sont, en la matière, les hypothèses vraisemblables et celles qui relèvent de la pure fantaisie.

LES DÉMÊLÉS D'ARISTOPHANE AVEC CLÉON

Il importe pour commencer d'évoquer un cas concret de menaces légales ayant pesé sur un comique pour ce qu'il avait représenté sur scène. Il s'agit de l'exemple fameux, mais isolé et mal documenté, des attaques de Cléon contre l'auteur des *Babyloniens*¹¹. La nature de leurs démêlés n'est pas claire : y eut-il procès et quelle en fut l'issue légale ? L'orateur s'en tint-il à des menaces ? Se livra-t-il à une dénonciation qui ne fut pas suivie d'effet ? Les sources disponibles sont, d'une part, des allusions formulées dans les *Acharniens*, d'autre part, une scholie commentant précisément un vers de cette pièce. Cette scholie est la seule à évoquer sans ambiguïté un procès intenté par Cléon à Aristophane.

1) Scholie aux *Acharniens*, 378

διὰ τὴν πέρυσσι κωμωδίαν. τοὺς Βαβυλωνίους λέγει. τούτους γὰρ πρὸ τῶν Ἀχαρνέων Ἀριστοφάνης ἐδίδαξεν, ἐν οἷς πολλοὺς κακῶς εἶπεν. ἐκωμώδησε γὰρ τὰς τε κληρωτὰς καὶ χειροτονητὰς ἀρχὰς καὶ Κλέωνα, παρόντων τῶν ξένων. καθήκε γὰρ δράμα τοὺς Βαβυλωνίους «ἐν» τῇ τῶν Διονυσίων ἑορτῇ, ἥτις ἐν τῷ ἔαρι ἐπιτελεῖται, ἐν ᾧ ἔφερον τοὺς φόρους οἱ σύμμαχοι. καὶ διὰ τοῦτο ὀργισθεὶς ὁ Κλέων ἐγράψατο αὐτὸν ἀδικίας εἰς τοὺς πολίτας, ὥς εἰς ὕβριν τοῦ δήμου καὶ τῆς βουλῆς ταῦτα πεποιηκότα.

(10) C'est en particulier le cas du prétendu décret de Syracosios, pour lequel les analyses les plus lumineuses, proposées par HALLIWELL (1984, 1991), n'ont guère été entendues. Cf. *infra* n. 137.

(11) Ou contre leur metteur en scène, leur *didaskalos* (*Acharniens*, 628), qui se confond habituellement avec le poète. Rappelons que, pour cette pièce, produite en 426, comme pour les *Acharniens*, représentés en 425, l'auteur Aristophane fit présenter sa pièce par l'intermédiaire de Callistratos (d'après une *hypothesis* des *Acharniens*). C'est ce dernier qui proposa la comédie au magistrat qui choisissait les pièces admises à concourir (l'archonte dans le cas des *Babyloniens*, représentés aux Dionysies, le *basileus* dans le cas des *Acharniens*, représentés aux Lénéennes. Sur cette étape, cf. McDOWELL 1995 p. 9) et ce fut lui qui dirigea la mise en scène, en collaboration probable avec Aristophane (sur les rôles respectifs du poète et du *didaskalos* et sur la collaboration entre Aristophane et Callistratos, cf. BROCKMANN 2003 p. 1-17 et 202-277). On peut donc supposer, comme le fait McDOWELL 1995, que l'homme officiellement visé par les attaques de Cléon fut en fait Callistratos (p. 34-41). Mais on ne peut affirmer que le responsable poursuivi ne fut pas Aristophane lui-même (c'est la conviction de nombreux historiens, comme par exemple BROCKMANN p. 213, avec bibliographie en n. 38. Sur ce débat, d'autres références sont indiquées, par ex., par SOMMERSTEIN 1996 p. 332 n. 25). La chose est, à vrai dire, sans incidence sur notre propos : l'accusé était, quoi qu'il en soit, censé être un poète comique et nous l'appellerons Aristophane par commodité.

καὶ ξενίας δὲ αὐτὸν ἐγράψατο καὶ εἰς ἀγῶνα ἐνέβαλεν. τὰ δὲ Λήναια ἐν τῷ μετοπώρῳ ἤγετο, ἐν οἷς οὐ παρήσαν οἱ ξένοι, ὅτε τὸ δράμα τοῦτο, οἱ Ἀχαρνεῖς, ἐδιδάσκετο¹².

« A cause de la comédie de l'an dernier » : il veut dire *Les Babyloniens*, car c'est cette pièce qu'Aristophane produisit avant *Les Acharniens*, il y médit de beaucoup de monde ; en effet, il y fit la satire des magistrats élus ou tirés au sort et de Cléon, en présence des étrangers¹³ ; il avait fait jouer sa pièce *Les Babyloniens* à la fête des Dionysies, que l'on célèbre au printemps, époque où les alliés apportaient leur tribut ; c'est à cause de cela que Cléon se mit en colère et l'accusa de faute envers les citoyens (ἐγράψατο αὐτὸν ἀδικίας εἰς τοὺς πολίτας), prétendant qu'il avait agi ainsi pour outrager le peuple et le Conseil (εἰς ὕβριν τοῦ δήμου καὶ τῆς βουλῆς). Et il porta aussi contre lui une accusation d'usurpation de citoyenneté et lui intenta un procès (ξενίας δὲ αὐτὸν ἐγράψατο καὶ εἰς ἀγῶνα ἐνέβαλεν). C'est à la fin de l'automne qu'on célébrait les Lénéennes, où les étrangers n'étaient pas présents, et c'est à cette occasion que fut produite cette pièce, *Les Acharniens*. »

Comme nombre de ses pareilles, cette scholie est riche en précisions aussi nouvelles que douteuses. Les commentateurs qui, dès l'époque hellénistique, entreprirent d'éclairer les textes édités se fondaient parfois sur des sources indépendantes, ce qui ne les empêchait pas, du reste, d'opérer parfois des rapprochements sans pertinence ou de faire des erreurs d'interprétation. Mais il leur est bien souvent arrivé de n'en savoir guère plus que nous et de tirer des déductions du texte qu'ils commentaient, ce qui donnait, dans le meilleur des cas, une paraphrase sans intérêt et, dans le pire, des contresens trompeurs¹⁴.

Dans la scholie qui nous occupe, les renseignements concernant le procès paraissent bien pouvoir être déduits de la comédie elle-même¹⁵, à l'exception toutefois du titre de la pièce incriminée : l'accusation de faire du tort à la cité et d'outrager le peuple peut trouver son origine dans les v. 630-631 (διαβαλλόμενος ... ὡς κωμῳδεῖ τὴν πόλιν ἡμῶν καὶ τὸν δῆμον καθυβρίζει « accusé de faire la satire de notre cité et d'outrager le peuple »), tandis que la présence des étrangers aux Dionysies et leur absence aux Lénéennes peuvent se déduire des v. 502-506 (cités *infra* en [2.b]). D'autres données pourraient venir d'une confusion, comme l'accusation d'usurper la citoyenneté (ξενίας)¹⁶. Enfin, le scholiaste fait une erreur flagrante en situant en automne la célébration des Lénéennes. Ajoutons que sa connaissance des pratiques judiciaires athéniennes est, pour le moins, imprécise : on peut s'interroger sur la pertinence d'une action publique pour *adikia* envers la cité ou de la notion d'*hybris* à l'égard du peuple (l'*hybris* se manifestant normalement à l'égard d'un individu)¹⁷.

(12) Ed. WILSON 1975 p. 59-60.

(13) c'est-à-dire les alliés.

(14) Je parlerai de scholies et de scholiastes par commodité, tout en sachant que le contenu des gloses d'Aristophane remonte généralement aux commentaires suivis (*hypomnēmata*) d'époque hellénistique. Cf. la bibliographie citée par LENFANT 2002 n. 7 p. 416-7 et surtout TROJAHN 2002, notamment p. 117-152 (sur la réception et les commentaires d'Aristophane jusqu'à l'époque byzantine), p. 211-236 (sur l'évolution des formes de commentaires, des *hypomnēmata* aux scholies marginales). Sur les procédés souvent douteux des scholiastes, cf. HALLIWELL 1984.

(15) Cf. McDOWELL 1995 p. 43-44.

(16) McDOWELL 1995 p. 44 suggère ainsi que le grief de critiquer en présence d'étrangers (ξένοι) est devenu plus banalement une graphè ξενίας, accusation d'extranéité inavouée, mais le passage de l'un à l'autre paraît à première vue peu plausible. LEFKOWITZ 1981 p. 109 pense que le grief d'usurpation est tiré « des accusations comiques habituelles sur l'origine d'un poète » comme il y en avait aussi sur le compte d'Euripide. Sur l'accusation d'usurpation de citoyenneté dans le théâtre d'Aristophane, cf. McDOWELL 1993.

(17) McDOWELL 1995 reproche aussi au scholiaste d'utiliser le verbe ἐγράψατο, qui évoque la procédure de la graphè, alors que cette dernière ne pouvait être intentée devant le Conseil (p. 43), mais, à vrai dire, la scholie n'évoque pas le Conseil comme lieu d'accusation. Il le blâme encore d'ignorer que les *Babyloniens* ne furent pas représentés sous le nom d'Aristophane, mais force est de reconnaître que nous n'avons pas nous-mêmes de certitude sur la cible du procès (cf. *supra* n. 11).

2) *Les Acharniens*

La scholie étant d'un faible secours, il nous faut remonter au texte d'Aristophane et jouer à notre tour au scholiaste, tout en nous efforçant à la prudence. Les difficultés d'interprétation sont évidentes, puisqu'il faut y déceler la part du comique, de l'hyperbole et de la métaphore et qu'il faut tenter de comprendre des mots qui s'adressaient, par allusions, à des contemporains qui étaient parfois des complices, ce que nous ne saurions être. Néanmoins, ces allusions se devaient d'être comprises et donc de correspondre à une certaine réalité.

A trois reprises, les *Acharniens* font allusion aux démêlés du poète avec Cléon.

a) Aux v. 375-382, le personnage Dicéopolis sort un instant de son rôle pour parler au nom du dramaturge (« pour ma comédie de l'an dernier »), à la première personne¹⁸.

τῶν τ'αὖ γερόντων οἶδα τὰς ψυχὰς ὅτι
οὐδὲν βλέπουσιν ἄλλο πλὴν ψηφιδασκεῖν.
Αὐτός τ' ἐμαυτὸν ὑπὸ Κλέωνος ἄπαθον
ἐπίσταμαι διὰ τὴν πέρυσσι κωμωδίαν.
Εἰσελκύσας γάρ μ' εἰς τὸ βουλευτήριον
διέβαλλε καὶ ψευδῇ κατεγλώττιζέ μου
κάκυκλοβόρει κάπλυνεν, ὥστ' ὀλίγου πάνυ
ἀπωλόμην μολυνοπραγμονούμενος.
« Nos anciens aussi, j'en connais la mentalité :
ils n'ont qu'une idée, c'est de mordre avec leurs votes.
Moi-même, avec ce que j'ai subi par la faute de Cléon
pour ma comédie de l'an dernier, j'en sais quelque chose.
Après m'avoir traîné dans la salle du Conseil,
il me calomniait, il roulait des pelles de mensonges contre moi,
il cycloborborygmait, il me lavait la tête, à tel point que j'ai bien failli
périr écrabouebouillé ! » (trad. P. Thiercy)

b) Les v. 502-506 s'inscrivent à nouveau dans une tirade où Dicéopolis se fait porte-parole du poète.

Οὐ γάρ με νῦν γε διαβαλεῖ Κλέων ὅτι
ξένων παρόντων τὴν πόλιν κακῶς λέγω.
Αὐτοὶ γάρ ἐσμεν οὐπὶ Ληναίῳ τ' ἀγών,
κοῦπω ξένοι πάρεισιν· οὔτε γὰρ φόροι
ἤκουσιν οὔτ' ἐκ τῶν πόλεων οἱ ξύμμαχοι·
« Cléon ne m'accusera pas cette fois en prétendant que
je médise de la cité en présence d'étrangers.
Car nous sommes entre nous, c'est le concours des Lénéennes
et il n'y a pas encore d'étrangers :
il n'est arrivé des cités ni tributs ni alliés »

c) Aux v. 630-632, c'est le chœur qui, dans la parabase, évoque son directeur :

διαβαλλόμενος δ' ὑπὸ τῶν ἐχθρῶν ἐν Ἀθηναίοις ταχυβούλοις,
ὡς κωμῶδει τὴν πόλιν ἡμῶν καὶ τὸν δῆμον καθυβρίζει,
ἀποκρίνασθαι δεῖται νυνὶ πρὸς Ἀθηναίους μεταβούλους.
« calomnié par ses ennemis auprès des Athéniens expéditifs,
comme quoi il faisait la satire de notre cité et outrageait le peuple,
il souhaite maintenant répondre face aux Athéniens versatiles »¹⁹

(18) McDOWELL 1995 p. 42 renvoie à quatre passages dans lesquels le chœur parle ainsi au nom du poète à la première personne (*Ach.* 659-664 ; *Nuées* 518-562, *Guêpes* 1284-91, *Paix* 754-74).

(19) Trad. P. Thiercy modifiée.

Ces trois passages font manifestement allusion au même événement : l'accusation portée par Cléon contre l'auteur des *Babyloniens*. Le verbe *diaballô*, qui revient à chaque fois (380, 502, 630), suggère la calomnie ou l'accusation dans un sens général : ce n'est pas le terme technique *katêgorein* (employé dans les *Guêpes* ou le *Ploutos*)²⁰ ou *graphesthai*²¹, et cela n'implique pas nécessairement le dépôt d'une accusation en justice.

Néanmoins, c'est une procédure bien précise qui se trouve évoquée lorsqu'on voit l'accusé « traîné dans la salle du Conseil » par son accusateur : c'est une *apagôgê* ou « prise de corps »²² et la dénonciation devant le Conseil pourrait se référer à la procédure de l'*eisangelia*, accusation qui pouvait être déposée devant le Conseil²³. Rappelons qu'au V^e siècle av. J.-C., le champ concerné demeurait flou (crime grave, apparenté à la trahison ou à l'atteinte à la sûreté de l'Etat) ; que le Conseil avait la possibilité de rejeter ou d'admettre l'accusation, et que, dans ce dernier cas, il pouvait décider de juger lui-même (cas rare) ou de déférer l'affaire devant un tribunal populaire²⁴.

Les griefs avancés sont clairs : l'auteur a été accusé d'avoir critiqué la cité, dans le cadre de sa précédente comédie, en présence d'étrangers, et plus précisément de ressortissants des cités alliées (textes (b) et (c)). La nature des critiques formulées se déduit du fragment 71 des *Babyloniens*²⁵ : les Babyloniens y étaient, semble-t-il, des esclaves – sans doute ceux du Grand Roi – que l'on comparait à des Samiens, alliés des Athéniens, qui s'étaient révoltés contre ces derniers en 440 et dont les captifs avaient été marqués comme des esclaves par la cité hégémonique²⁶. Il est donc probable que la domination d'Athènes sur ses alliés était ainsi assimilée à celle du Grand Roi sur ses sujets et à celle d'un maître sur ses esclaves. Cette dernière métaphore figure également dans la *Constitution des Athéniens* du Pseudo-Xénophon (διὰ τοῦτο οὖν οἱ σύμμαχοι δοῦλοι τοῦ δήμου τῶν Ἀθηναίων καθεστᾶσι μᾶλλον) « c'est pourquoi les alliés sont plutôt devenus les esclaves du peuple d'Athènes » [I,18]). Qu'une telle critique soit formulée par un contemporain d'Aristophane montre assurément qu'elle était dans l'air du temps. Mais ce pamphlet antidémocratique est loin d'être représentatif de l'opinion commune à Athènes, où la comparaison des alliés avec des esclaves n'était sans doute pas couramment admise²⁷. Bref, s'il est vrai que, dans les *Babyloniens*,

(20) notamment *Guêpes* 840, 842, 905, 932.

(21) *Nuées* 759.

(22) L'*apagôgê* devant le Conseil est attestée par Andocide, *Mystères* (1), 91 ; Aristote, *Ath. Pol.* 40, 2 ; Aristophane, *Thesm.* 929 sq. « Traduire devant le Conseil » se dit chez Antiphon (VI, 49) *eisagein eis tèn boulèn*, formule proche de celle qu'emploie Aristophane au v. 379. Dans les *Cavaliers*, 710-711, le Paphlagonien et le Charcutier se menacent réciproquement de se traîner devant l'Assemblée pour s'accuser, et le Paphlagonien passe pour calomnier tous les serviteurs dans la salle du Conseil (486) : cela suggère que Cléon avait eu plusieurs fois recours à ce procédé.

(23) Pour un cas d'*apagôgê* ayant apparemment débouché sur une *eisangelia*, RHODES 1972 p. 160-161.

(24) RHODES 1972 p. 162-171 ; McDOWELL 1978 p. 183-186.

(25) EDMONDS 1957 p. 590-1 = Fr. 71 KASSEL-AUSTIN III 2 p. 65-66. On ne peut que regretter les lacunes du fragment b du *P. Oxy.* VI 856, qui contenait le texte d'un *hypomnêma* des *Acharniens* : le vers 378 de la pièce (« à cause de la comédie de l'an dernier »), dont on a vu plus haut la scholie médiévale, était commenté comme suit sur ce papyrus du III^e siècle (cf. TROJAHN 2002 p. 15-17) :

εἰς τοὺς Βαβυλωνίους, εἰσήγαγε γὰρ π(οὺς) συμμαχοὺς ὡς δούλ(ους)
[στικ]τοὺς τ(ῶν) Ἀθηναίων κ(αὶ) πεδῆ[τας] εἰσαχ-
[θεῖς ὑπὸ Κλέωνος δίκην ἔφυγε]

« (allusion) aux *Babyloniens*, car il y représenta les alliés comme des esclaves ta]joués des Athéniens, ayant des entra[ves... Assigné p]ar Cléon il fut accu[sé] en justice ». J'ai mis entre crochets les (nombreuses) parties restituées par les modernes... sur la base du fragment 71 des *Babyloniens* : le tatouage et les entraves sont des restitutions partielles.

(26) C'est en ce sens que le vers d'Aristophane est commenté par Plutarque, *Périclès*, 26, 4. Sur la signification de ce vers et sur ce qu'il indique du contenu de la pièce, cf. WELSH 1983, en particulier p. 138-144.

(27) On la trouve chez Thucydide, mais ce dernier écrit plus tard et il place la comparaison non pas dans la bouche d'Athéniens, mais dans celle des Mytiléniens, au moment où ces derniers, en révolte contre Athènes en 428, demandent l'aide de Sparte et de ses alliés (III,13,6 : οἱ πρὶν δουλεύοντες désigne « ceux qui sont déjà asservis » à Athènes). Sur les critiques formulées par des contemporains à l'encontre de la politique impérialiste de la cité, cf. MEIGGS 1972 p. 375-396.

Aristophane critiquait avec une virulence inusitée la politique impérialiste de sa cité, et ce en présence de certaines de ses victimes, cela pouvait être présenté comme une atteinte aux intérêts de la cité justifiant une dénonciation devant le Conseil²⁸.

Quelle fut la réaction des Athéniens à cette accusation ? Rien n'est moins clair. Quand Aristophane qualifie d'« expéditifs » les Athéniens devant lesquels il a été accusé (630), cela suggère que le Conseil a suivi Cléon. Mais, lorsqu'il dit que les « anciens » ne songent qu'à « mordre avec leurs votes » et qu'il l'a appris à ses dépens pour sa comédie de l'an passé, faut-il en déduire que le Conseil déféra l'affaire devant les tribunaux où les « anciens » votèrent en nombre contre le dramaturge ? Car, par les « anciens », Aristophane désigne volontiers les citoyens en fonction de juges²⁹ et la morsure par le vote fait allusion à une condamnation prononcée par une instance populaire³⁰. D'un autre côté, cette instance a pu être directement le Conseil lui-même, les « anciens » ne désignant pas toujours des juges³¹. Quand il dit qu'il a « bien failli périr écrabouebouillé » (382), est-ce à dire qu'il a été acquitté de justesse ? Enfin, pourquoi les Athéniens sont-ils qualifiés de « versatiles » (632) ? Est-ce parce qu'ils ont tracassé le poète après avoir applaudi ses *Babyloniens*³², ou parce qu'ils ont changé d'avis en cours de procédure, l'un n'excluant pas l'autre ?

L'acquittement expliquerait qu'Aristophane puisse se vanter, aux v. 641-642, d'avoir « comblé les Athéniens de bienfaits en [leur] montrant comment la démocratie fonctionne pour les peuples dans les cités alliées »³³ et qu'il puisse dire que désormais les alliés qui apportent tribut voudront voir « celui qui a pris le risque de dire aux Athéniens ce qui est juste » (645).

En résumé, l'hypothèse qui me paraît compatible avec les diverses allusions est la suivante : à la suite de la représentation des *Babyloniens* en 426, Cléon en dénonça l'auteur devant le Conseil, l'accusant d'avoir trahi la cité en critiquant devant des alliés sa politique impérialiste. Le Conseil décida de donner suite soit en jugeant lui-même l'affaire soit en la renvoyant devant un tribunal. Nombre de citoyens votèrent contre le poète, qui fut cependant acquitté³⁴.

(28) Pour FORREST 1975, rien n'atteste qu'Aristophane ait assimilé les Samiens à des esclaves et le procès fut intenté à Aristophane parce qu'il avait ridiculisé Cléon et les amis qu'il avait parmi les alliés. On voit mal, dans ce cas, comment expliquer qu'Aristophane se défende, dans les *Acharniens*, de mettre en cause la cité.

(29) Sur l'association vieil homme/dicaste, SOMMERSTEIN 1980 p. 171-172 renvoie aux *Guêpes* en général, mais aussi à *Cavaliers* 255 (γέροντες ἡλιασταί), 977-9 et à *Paix* 349.

(30) La morsure est une métaphore de l'activité des juges lorsqu'ils condamnent (cf. *Guêpes* 778 et McDOWELL 1971 *ad loc.*) comparable à la piqûre des guêpes (*Guêpes* 226, 1113). C'est d'ailleurs bien comme une métaphore de l'activité judiciaire que l'expression a été comprise par les commentateurs anciens d'Aristophane, à qui l'on ne saurait contester une grande familiarité avec ses textes (cf. papyrus du III^e siècle : TROJAHN 2002 p. 15 ; scholies de tradition médiévale : schol. *Ach.* 376 ψήφῳ δακεῖν. οἷον καταδικάζειν. πανταχοῦ δὲ ὡς φιλοδίκους καὶ πρὸς τὸ καταδικάζειν ἐτοίμους τοὺς Ἀθηναίους κωμῳδεῖ. Ed. WILSON 1975 p. 59).

(31) En particulier, le chœur des *Acharniens*, auquel s'adresse ici Dicéopolis, est régulièrement décrit comme étant composé de γέροντες (180, 222, 676, etc.).

(32) Il n'est pas sûr que la pièce ait eu le premier prix. Cf. McDOWELL 1995 p. 30 n. 6, qui renvoie aux discussions sur la question.

(33) Πολλῶν ἀγαθῶν αἴτιος ὑμῖν γεγένηται, καὶ τοὺς δῆμους ἐν ταῖς πόλεσιν δείξας ὡς δημοκρατοῦνται. FORREST 1975 p. 22 a sans doute raison de considérer que la démocratie subie n'est pas celle d'Athènes (interprétation courante, qui fait violence au sens du verbe δημοκρατοῦνται), mais le régime interne à chaque cité.

(34) Je ne partage donc pas le demi-scepticisme de McDOWELL 1995 p. 44, qui suppose que la dénonciation devant le Conseil ne fut pas suivie de procès, mais qui ne rend pas compte de toutes les allusions. Les démêlés d'Aristophane avec Cléon eurent une suite, mais le passage des *Guêpes* (1284-1291) qui y fait allusion est assez obscur, car très imagé : Cléon a harcelé Aristophane (en paroles ? par des accusations ou des menaces publiques ?), personne n'a soutenu ce dernier, qui a fait mine de s'incliner, mais qui a berné Cléon – puisque avec la pièce actuelle (« aujourd'hui ») il ne se prive toujours pas de faire la satire de l'orateur dans son théâtre. McDOWELL 1971 (*ad loc.*) souligne avec raison qu'il ne s'agit pas de la même affaire que celle de 426 : « aujourd'hui » renvoie aux *Guêpes* et il est probablement question ici de l'esquisse d'un nouvel affrontement, consécutif aux *Cavaliers*, qui a pris fin (en apparence) avec une sorte de compromis. Sur les trois temps forts des attaques satiriques contre Cléon (*Babyloniens* en 426, *Cavaliers* en 424 et *Guêpes* en 422), cf. McDOWELL 1995 p. 353-4.

Mais, pour éloquente qu'elle soit, une affaire n'est pas une loi, surtout si elle passe pour illustrer la « versatilité » d'un peuple... Qu'en est-il donc de la loi ?

LES ANNÉES 420 : MÉNAGER LE PEUPLE, PAS LES INDIVIDUS (PSEUDO-XÉN. II,18)

Par chance, nous disposons avec la *Constitution des Athéniens* du Pseudo-Xénophon d'une source contemporaine de la Comédie Ancienne, qui est même très proche dans le temps des pièces d'Aristophane que nous venons d'évoquer et donc des démêlés entre Aristophane et Cléon³⁵. C'est le seul témoignage d'époque qui tienne un propos général sur la question.

Κωμωδεῖν δ' αὖ καὶ κακῶς λέγειν τὸν μὲν δῆμον οὐκ ἔωσιν, ἵνα μὴ αὐτοὶ ἀκούωσι κακῶς, ἰδίᾳ δὲ κελεύουσιν, εἴ τις τινα βούλεται, εὖ εἰδότες ὅτι οὐχὶ τοῦ δήμου ἐστὶν οὐδὲ τοῦ πλήθους ὁ κωμωδούμενος ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ, ἀλλ' ἡ πλούσιος ἢ γενναῖος ἢ δυνάμενος, ὀλίγοι δὲ τινες τῶν πενήτων καὶ τῶν δημοτικῶν κωμωδοῦνται, καὶ οὐδ' οὗτοι ἐὰν μὴ διὰ πολυπραγμοσύνην καὶ διὰ τὸ ζητεῖν πλεόν τι ἔχειν τοῦ δήμου, ὥστε οὐδὲ τοὺς τοιούτους ἄχθονται κωμωδομένους.

« De même, [les Athéniens] ne permettent pas que le peuple fasse l'objet d'une satire comique (*kômôidein*) ni que l'on dise du mal de lui, pour éviter d'entendre dire du mal d'eux-mêmes. Mais, pour ce qui est des particuliers, ils encouragent tous les amateurs, sachant bien que celui qui fait l'objet d'une satire n'appartient généralement pas à la tendance populaire (*dêmos*) ni aux classes populaires (*plêthos*), mais qu'il est riche, bien né ou puissant, que rares sont les pauvres et les démocrates (*dêmotikoi*) qui font l'objet d'une satire et qu'ils ne le font qu'en raison de leur activisme (*polypragmosynê*) et du fait qu'ils cherchent à avoir plus que le peuple, si bien qu'ils ne sont pas non plus fâchés de voir railler de tels hommes. »

En d'autres termes, les comiques ne peuvent dire du mal du peuple, mais ils sont incités à dire du mal des personnages les plus en vue. Un net contraste est établi entre deux types de cibles, le peuple et les particuliers. Cette opposition recoupe assurément le manichéisme du pamphlet, dans lequel il est logique de présenter les individus, et en l'occurrence les riches notables, comme des victimes dont le peuple est le persécuteur. Elle paraît néanmoins trouver confirmation dans ce que l'on sait du théâtre d'Aristophane.

Brocarder les hommes de premier plan

Nul ne songerait à contester cette prédilection de la Comédie Ancienne pour la satire des individus, que ces derniers soient caricaturés sur scène ou qu'ils fassent l'objet de railleries purement verbales³⁶. Il semble même qu'aucune figure politique n'ait échappé aux invectives comiques³⁷. Aristophane s'est d'ailleurs vanté à plusieurs reprises de n'avoir jamais fait la satire d'humbles particuliers, mais seulement de « gros bonnets » tels que Cléon – ce qui confirme que la satire des quidams se pratiquait, mais qu'elle n'était pas la plus populaire³⁸.

(35) Sur la date du pamphlet, cf. LÉVY 1976 p. 273-5, qui montre que les indices internes renvoient aux années 431-425.

(36) Cf. McDOWELL 1995 p. 22-26. Sur les personnes faisant l'objet d'une satire comique, cf. SOMMERSTEIN 1996, qui propose un catalogue des cibles classées par catégorie.

(37) DOVER 1972 p. 34-35.

(38) Aristophane se vante de s'être attaqué aux plus puissants : dans les *Nuées*, il se flatte d'avoir « frappé Cléon en plein estomac quand il était tout-puissant » (*Nuées* 549) et présente ses rivaux s'acharnant contre Hyperbolos (551-559) ; dans les *Guêpes* (1029-1030), pièce de 422 : « ce n'est pas à des hommes ordinaires (*ἀνθρώποις*) qu'il s'est attaqué... Non ! il a affronté les plus puissants (*τοῖσι μεγίστοις*) avec une ardeur herculéenne : dès le début, il a hardiment engagé le combat contre le Croque-mitaine en personne ». Dans la *Paix* (751-2), pièce de 421, il reprend en des termes voisins : « Ce n'est pas d'obscures mauviettes ni de femmes qu'il faisait la satire (*οὐκ ἰδιώτας ἀνθρωπίσκους κωμῶδων οὐδὲ γυναικας*), mais c'est aux plus puissants qu'il s'attaquait (*τοῖσι μεγίστοις ἐπεχείρει*) avec une ardeur herculéenne », et il fait des allusions plus précises à Cléon

Ne pas s'attaquer au peuple

Quant au peuple, la formulation du pamphlet reste vague : que « les Athéniens ne permettent pas » que l'on fasse la satire du peuple ne signifie pas nécessairement qu'il existe une loi spécifique³⁹. Cela peut vouloir dire qu'ils reçoivent les accusations contre ceux qui disent du mal du peuple sans qu'il y ait de loi correspondante, comme c'est souvent le cas pour les accusations d'*eisangelia* déposées devant le Conseil ou l'Assemblée⁴⁰. C'est en vertu de cet état d'esprit que Cléon aurait porté son accusation. Qui sait même si ce n'est pas cette affaire précise qui inspira le propos de l'oligarque, enclin à généraliser quand cela servait ses desseins ?

En tout cas, la parenté entre les griefs est patente : on a vu, dans les *Acharniens* (502-3, 630-1), que Cléon avait accusé le poète d'avoir fait la satire de la cité et d'avoir outragé le peuple, ce qui est précisément le grief mis en avant par le pamphlet. Et, dans la parabase des *Acharniens* (515-516), Dicéopolis souligne avec insistance, en affectant la crainte, que ses critiques visent des hommes, et non pas la cité.

La présence des étrangers

Il ne faut cependant pas négliger les différences qui séparent l'affaire des *Babyloniens* des propos du Pseudo-Xénophon. Comme il ressort clairement des *Acharniens*, le chef d'accusation à l'encontre du comique était non seulement d'avoir critiqué la cité (515-516), mais de l'avoir fait en présence d'étrangers (504-505). Si l'affaire des *Babyloniens* est le seul fondement des dires du Pseudo-Xénophon, ce qui n'est pas exclu, la présence d'étrangers n'est-elle pas une composante du délit que le pamphlet omet volontairement, en vertu de sa logique caricaturale et polémique ?

N'oublions pas, en effet, la démonstration à laquelle se livre l'oligarque : la démocratie est un régime où le *dèmos*, le peuple (au sens restreint de « petit peuple »), exerce le pouvoir aux dépens des riches. Ainsi, quand Aristophane et Cléon évoquent le peuple au sens large (l'ensemble des citoyens), le Pseudo-Xénophon joue sur les deux acceptions de *dèmos*⁴¹ pour mieux souligner ce qu'il considère comme les vices du régime : satire du peuple et satire individuelle servent la grande opposition dans laquelle le (petit) peuple est toujours vainqueur. Ainsi, derrière l'apparente similitude des propos (ne pas médire du peuple) se cache un double sens, qui invite à se méfier du pamphlet.

Néanmoins, les deux sources donnent un tableau cohérent pour ces années 425. Elles ne supposent pas nécessairement l'existence de lois spécifiques pour censurer les comiques, mais traduisent, à tout le moins, un état d'esprit : la popularité incontestable de la satire individuelle, en particulier quand elle vise les hommes les plus en vue, et la réprobation qu'éveille la satire du peuple, ou du moins certaines de ses formes. Sur les conditions précises de cette réprobation, force est de constater qu'on a peu de certitudes : la présence des alliés en était peut-être une composante.

On aurait souhaité trouver une réponse dans l'observation de la pratique, à la lecture des comédies de l'époque. Mais la confrontation est décevante, car elle s'offre à des interprétations contradictoires entre lesquelles il n'est guère possible de trancher. Ainsi, on a souvent mis en avant qu'en 424 les *Cavaliers* se livraient à une caricature féroce du peuple, incarné par le personnage de

(« traversant de terribles odeurs de cuir et des menaces bourbeuses », 753). Il dit aussi avoir refusé de servir des règlements de comptes personnels, ce qui suggère que la chose était envisageable (*Guêpes* 1025-6 : « Si un amant fâché avec son petit ami venait le presser de faire de lui une satire comique, il n'acceptait jamais »). McDOWELL 1995 et SOMMERSTEIN 1996 (cités *supra* n. 36) montrent, du reste, l'un et l'autre que les attaques ne se limitaient nullement aux hommes de premier plan.

(39) LAPINI 1997 p. 231-3 signale les deux interprétations possibles de οὐκ ἔδωκεν : « interdisent » ou « ne tolèrent pas ».

(40) Cf. McDOWELL 1978 p. 184.

(41) C'est sans doute la raison pour laquelle il préfère utiliser *dèmos* plutôt que *polis*, employé par Aristophane.

Dèmos. Mais en confrontant cette donnée aux conclusions précédentes, on ne fait qu'aboutir à une série d'hypothèses :

- 1°) soit la période de sévérité relative illustrée par les *Acharniens* et le Pseudo-Xénophon (en 426-425, dans les suites de l'affaire de Mytilène) fut sans lendemain et avait pris fin au moment des *Cavaliers*.
 - 2°) soit les *Cavaliers* n'ont pas suscité la réprobation qu'avaient éveillée les *Babyloniens*, ce qui peut s'expliquer de différentes manières :
 - a) En faisant de Dèmos un personnage, Aristophane se mettait peut-être à l'abri des critiques, car Dèmos était aussi le nom d'un contemporain, et d'un homme important et fortuné, qui correspondait donc bien aux cibles de prédilection telles que les définit le Pseudo-Xénophon : Dèmos, fils de Pyrilampe⁴², fit, deux ans plus tard, l'objet d'une satire dans les *Cités* d'Eupolis, où il passait pour « bouché »⁴³ – ce qui correspond assez à son portrait dans les *Cavaliers*. Aristophane se donnait peut-être un alibi en couvrant sa satire du peuple de l'apparence d'une satire individuelle, dont personne ne pouvait cependant être dupe. Il est vrai que, s'il suffisait d'un tel artifice, on peut douter de l'efficacité d'un quelconque interdit.
 - b) Dèmos est certes caricaturé, mais pas au sens où l'on entendait *kakôs légein* : ce ne sont pas des critiques méchantes.
 - c) Les *Cavaliers* ont été représentés aux Lénéennes⁴⁴, alors que l'interdit était limité aux Dionysies.
 - 3°) soit les *Cavaliers* ont bel et bien suscité des remous, dont on trouverait l'écho dans les allusions obscures des *Guêpes* à des attaques récentes de Cléon⁴⁵.
 - 4°) soit encore Aristophane se moque des attaques de Cléon, en ce double sens qu'il n'a jamais été sérieusement inquiet et qu'il ne se prive pas de rire de lui dans ses pièces.
- Car il ne fait pas de doute qu'en ce qui concerne la satire de la cité, même si les citoyens se sont montrés chatouilleux sur certains chapitres en certaines circonstances, la marge de liberté est restée assez grande pour laisser place à la critique, y compris celle de l'impérialisme athénien⁴⁶.

En conclusion, Aristophane et le pseudo-Xénophon ne permettent pas d'affirmer qu'il y ait eu des lois restrictives dans les années 425, mais ils suggèrent qu'il y eut au moins des réactions contre certaines formes de satire du peuple, sans que soit jamais limité le champ de la satire individuelle.

(42) Cf. KIRCHNER 1901 n° 3573 et DAVIES 1971 p. 330.

(43) Fr. 227 KASSEL-AUSTIN V (fr. 213 Kock) : καὶ τῷ Πυριλάμπου ἀρα Δῆμος κυψέλη ἔνεστιν ; « et Dèmos, fils de Pyrilampe, a-t-il donc de la cire ? ».

(44) *Hypothesis* V.

(45) Cf. *supra* n. 34.

(46) Le peuple est fréquemment raillé pour sa versatilité, pour sa naïveté face aux orateurs ou pour sa manie des procès. Sur Aristophane et l'impérialisme athénien, cf. MEIGGS 1972 p. 391-395. FORREST 1975 p. 24-25 souligne néanmoins qu'Aristophane ne remet en cause ni l'empire ni le tribut, mais bien plutôt la corruption des hommes politiques comme Cléon, qui détournent les profits de l'empire aux dépens du peuple.

LE DÉCRET VOTÉ SOUS MORYCHIDÈS (SCHOL. ACH. 67)

La scholie au vers 67 des *Acharniens* évoque, au contraire, une loi restrictive.

ἐπ' Εὐθυμένους ἄρχοντος. οὗτός ἐστιν ὁ ἄρχων. ἐφ' οὗ κατελύθη τὸ ψήφισμα τὸ περὶ τοῦ μὴ κωμῳδεῖν γραφὴν ἐπὶ Μορυχίδου. ἴσχυσε δὲ ἐκείνόν τε τὸν ἐνιαυτὸν καὶ τοὺς δύο ἐξῆς ἐπὶ Γλαυκίνου τε καὶ Θεοδώρου, μεθ' οὓς ἐπ' Εὐθυμένους κατελύθη. ⁴⁷

« Sous l'archontat d'Euthyménès : c'est l'archonte sous lequel fut abrogé le décret concernant l'interdiction de la satire comique (περὶ τοῦ μὴ κωμῳδεῖν) qui avait été proposé sous Morychidès. Il fut en vigueur cette année-là et les deux suivantes sous Glaukinos et sous Théodoros, après quoi il fut abrogé sous Euthyménès. »

Cette scholie commente simplement les mots « sous l'archontat d'Euthyménès » du vers 67 des *Acharniens* et c'est, en un sens, un commentaire superflu, dans la mesure où il ne contribue guère à la compréhension d'Aristophane⁴⁸. Mais il a le mérite de n'être pas tiré du texte qu'il commente, ce qui suggère que le scholiaste avait d'autres sources. De fait, l'information donnée paraît cohérente et documentée. Sous Morychidès fut adopté un décret interdisant de se livrer à une satire comique, qui fut maintenu sous Glaukinos, puis sous Théodoros, avant d'être abrogé sous Euthyménès : la succession des archontes est bien celle qui figure au livre XII de Diodore⁴⁹. De plus, ces archontats (440/39, 439/38, 438/37, 437/36) renvoient au contexte de la guerre de Samos (441/439) et de ses suites, contexte difficile pour Athènes sur le plan politique, militaire et financier, ce qui rend crédibles des mesures d'exception.

Mais au moment de préciser le sens du décret commencent les difficultés, en premier lieu parce que la formule citée par la scholie est fort imprécise : est-elle seulement complète ?

Canfora propose de la considérer comme telle : *mè kômôidein*, « ne pas se livrer à une satire comique », reviendrait à dire « ne pas produire de comédie » et donc « suspendre i concorsi comici »⁵⁰. Les Athéniens auraient interrompu les concours comiques pour plusieurs années. Canfora suggère même une motivation possible : plutôt qu'un désir de censure, le souci purement matériel de réduire les dépenses publiques⁵¹. Et, de fait, la chose n'est pas invraisemblable si l'on songe que, pendant la guerre du Péloponnèse, on réduisit de cinq à trois le nombre de poètes concurrents aux deux grands concours, sans doute par mesure d'économie⁵².

Son interprétation se heurte, néanmoins, au peu que l'on sait des représentations comiques des années 440/437, et notamment au contre-exemple épigraphique des *Satyres*, comédie qui valut au poète Callias de remporter le quatrième prix sous l'archontat de Théodôros⁵³. Ce n'est d'ailleurs pas le seul cas connu, puisque, dans la longue inscription recensant, archontat par archontat, la liste des vainqueurs aux Grandes Dionysies (liste couvrant la période 533-315 environ)⁵⁴, Phérécrate est

(47) Ed. WILSON 1975 p. 17.

(48) A relire les vers des *Acharniens*, je ne suis absolument pas convaincue par BROCKMANN 2003 p. 61-2, pour qui l'archontat d'Euthyménès ne renverrait pas simplement le spectateur des *Acharniens* à une date fort reculée pour le départ d'une ambassade rentrant en 425 (et donc à un gaspillage des deniers publics qui fait soupirer Dicéopolis dans la seconde partie de ce même vers 67), mais évoquerait pour ce dernier la liberté que la comédie avait perdue et qu'elle risque de perdre à nouveau.

(49) § 29 : Myrichidès (*sic*) ; 30 : Glaukidos ; 31 : Théodoros ; 32 : Euthyménès.

(50) CANFORA 1997 p. 175.

(51) *Ibid.* p. 175.

(52) PICKARD-CAMBRIDGE 1988 p. 66 (qui renvoie à J. T. ALLEN, *On the Program of the City Dionysia during the Peloponnesian War*, California, 1938, p. 40-41), p. 83 et n. 2.

(53) Il s'agit d'une inscription recensant les victoires de divers poètes comiques, parmi lesquels Callias. *IG Urb. Rom.* 215-222 éd. Luigi Moretti, Rome, 1968, 184-192 = METTE 1977, VI A 2,4, p. 191 = KASSEL-AUSTIN IV p. 38 test. 4, 4. On ne peut dire si les *Satyres* furent produits aux Dionysies ou aux Lénéennes (METTE 1977, III B1 col. 1, 44, p. 104).

(54) *IG II/III* 2318 = METTE 1977, p. 1-42.

cité comme vainqueur du concours comique sous ce même archontat de Théodôros⁵⁵. Pour expliquer le contre-exemple de Callias (le seul dont il ait apparemment connaissance)⁵⁶ et le plier à son interprétation, Canfora suggère que l'interdit était peut-être tombé en désuétude dans la pratique dès l'archontat de Théodôros (438/7) avant d'être abrogé officiellement l'année suivante⁵⁷. Mais comment imaginer la chose dans le cas d'une manifestation publique organisée par la cité ? Peut-on concevoir qu'un comique ait demandé un chœur à l'archonte et que ce dernier le lui ait accordé si la production de comédies était légalement suspendue ?

A vrai dire, toutes ces discussions sont parfaitement vaines si l'on s'avise qu'en fait *mè kômôidein* n'a certainement pas le sens que lui donne Canfora. Une analyse interne de la source rend inutiles les confrontations externes et les échafaudages d'hypothèses qui s'ensuivent, dans la mesure où il est exceptionnel que le verbe *kômôidein* soit intransitif ou, du moins, que l'objet de la satire ne se trouve précisé⁵⁸. En d'autres termes, la formule citée par la scholie est très certainement abrégée et tronquée, c'est une sorte de titre donné au décret (περὶ τοῦ), un raccourci permettant de l'identifier⁵⁹ : *mè kômôidein* était à l'origine complété par un objet précisant ce qui ne devait pas donner lieu à une satire comique. Si l'on s'inspire des formules rencontrées chez le Pseudo-Xénophon et chez Aristophane, l'objet spécifié peut être de deux ordres : les particuliers ou la cité. On aurait alors une forme de censure visant à interdire la satire individuelle ou la satire du peuple. Et le contexte de guerre pourrait, à première vue, expliquer l'un et l'autre, imposant que l'on évite de s'attaquer aux stratèges de l'époque ou de critiquer la politique impérialiste de la cité.

Pour juger du plus vraisemblable, on peut se référer à ce que l'on sait de la suite : le Pseudo-Xénophon et l'affaire des *Babyloniens* suggèrent que, vers 425, la satire du peuple était mal perçue, à l'inverse de la satire individuelle. Étant donné cette hiérarchie, il paraît difficile de concevoir que l'interdit de 440 ait concerné la satire individuelle et que l'on ait alors choisi de protéger les individus plutôt que la cité⁶⁰. Reste alors à envisager l'hypothèse selon laquelle, dans les années 440/436, on aurait interdit de faire la satire de la cité, en particulier de sa politique extérieure. De fait, on sait que l'expédition de Samos suscita des polémiques internes, même si les traces en sont maigres et

(55) Cf. CAPPS 1943, en particulier p. 3 ; METTE 1977, I, col. 6, 112. On retrouve cette indication dans une source littéraire, le texte (corrigé à juste titre) de l'Anonyme *Sur la Comédie* (éd. KOSTER 1975 p. 8, 29) : « Phérécrate d'Athènes : il est vainqueur sous Théodôros. »

(56) En revanche, l'exemple d'Aristoménès avancé par BROCKMANN 2003 p. 59 n. 28 n'est pas nécessairement un contre-exemple : il importe peu que le nom d'Aristoménès soit restitué, l'essentiel étant de voir une victoire effectivement située par l'inscription sous l'archontat de Morychidès (VIA2, 13 METTE = KASSEL-AUSTIN II, p. 562, test. 5) ; mais cela ne contredit pas la scholie telle qu'elle est interprétée par Canfora, dans la mesure où le décret d'interdiction aurait pu, sous l'archontat de Morychidès, être postérieur à la célébration des Dionysies et ne prendre effet que sous l'archontat suivant.

(57) CANFORA 1997 p. 175.

(58) SOMMERSTEIN 1986 en faisait d'ailleurs la remarque dans son analyse du prétendu décret de Syracosios (p. 102, n. 10, qui cite les exceptions apparentes), que Canfora a lue, sans tenir compte de ce détail au moment d'analyser le décret de Morychidès. Le cas cité par CANFORA (p. 175 n. 10) pour dire que *kômôidein* peut signifier « composer des comédies » est non seulement tardif et exceptionnel (Lucien, *Piscator*, 25), mais tronqué (κωμωδοῦσιν ἀλλοκότους τινὰς περὶ αὐτοῦ κωμωδίας) : le verbe est en fait complété et l'objet de la satire précisé, même si c'est par une tournure inhabituelle. Il est vrai néanmoins que l'on rencontre parfois *kômôidein* dans un emploi intransitif (par ex., Aelius Aristide, discours 29, §25 ; ou encore schol. *Ach.* 1150), mais on n'en trouve aucun exemple dans les textes contemporains de l'Athènes démocratique.

(59) A la manière dont Thucydide parle du « décret concernant les Mégariens » (τὸ περὶ Μεγαρέων ψήφισμα, I, 139, 1).

(60) Curieusement, c'est pourtant le choix que font certains érudits qui affirment que « un décret interdisant de ridiculiser des particuliers dans les comédies fut voté en 440, mais abrogé quatre ans plus tard » (HANSEN 1991 [1993 p. 105] ; c'est moi qui souligne), en concevant manifestement ce décret par analogie avec le prétendu décret de Syracosios (la note 229 de HANSEN se réfère à la scholie aux *Oiseaux* 1297), qui est un témoin beaucoup plus douteux, me semble-t-il, que ne le sont Aristophane et le Pseudo-Xénophon.

difficiles à dater⁶¹. De plus, on retrouverait là un contexte comparable à celui des *Babyloniens*, celui d'une répression impérialiste controversée, donnant lieu à polémique et tentation de censure. Enfin, les mesures de censure frappant un spectacle théâtral n'étaient pas sans précédent, puisqu'en 493 la tragédie de Phrynichos en avait été victime : d'après Hérodote (VI, 21), notre seul témoin, « lorsque Phrynichos eut composé et produit sa pièce *La Prise de Milet*, le public fondit en larmes ; les Athéniens frappèrent le poète d'une amende de mille drachmes pour avoir évoqué leurs propres malheurs et ils défendirent à quiconque de représenter désormais cette pièce⁶². » L'historien cite l'anecdote pour illustrer « la peine extrême que [les Athéniens] ressentaient de la chute de Milet ». Quoique ses motifs soient incertains, la mesure répressive visait peut-être à censurer une critique voilée de la politique extérieure d'Athènes. Mais il est vrai que tout cela ne constitue qu'un faisceau d'indices dont on ne saurait cacher la fragilité.

Ainsi, sans être assurée étant donné les lacunes de la formule conservée, l'hypothèse suivante paraît à la fois vraisemblable et respectueuse des documents : le décret restrictif voté en 440/39 et resté en vigueur jusqu'en 437/36 fut une mesure de censure par laquelle on entendit modérer les polémiques sur la politique extérieure de la cité. Il paraît lié de près aux circonstances guerrières⁶³.

LE DÉCRET DE SYRACOSIOS : DISSECTION D'UNE SCHOLIE (SCHOL. OISEAUX 1297)

Une deuxième scholie fait allusion à un décret restrictif qui aurait interdit la satire nominale. Elle commente un passage des *Oiseaux* d'après lequel les hommes sont devenus si passionnés de volatiles qu'ils donnent souvent des noms d'oiseaux à des êtres humains, comme c'est, entre autres, le cas de Syracosios, que l'on surnomme « la pie ». Le commentaire est le suivant :

Συρακοσίῳ δὲ κίττα. οὗτος γὰρ τῶν περὶ τὸ βῆμα. καὶ Εὐπολὶς ὡς λάλων ἐν Πόλεσι διασύρει. Συρακόσιος δ' ἔοικεν, ἥνικ' ἂν λέγῃ, τοῖς κυνιδίοις τοῖσιν ἐπὶ τῶν τειχίων. ἀναβὰς γὰρ ἐπὶ τὸ βῆμα ὑλακτεῖ περιτρέχων. δοκεῖ δὲ καὶ ψήφισμα τεθεικέναι μὴ κωμωδεῖσθαι ὀνομασί τινα, ὡς Φρύνιχος ἐν Μονοτρόπῳ φησί· ψῶρ' ἔχει Συρακόσιον, ἐπιφανὲς γὰρ αὐτῷ καὶ μέγα τύχοι. ἀφείλετο γὰρ κωμωδεῖν οὐς ἐπεθύμουν. διὸ πικρότερον αὐτῷ προσφέρονται⁶⁴.

« A Syracosios [on a donné le nom de] pie » : c'est que cet homme faisait partie des gens de la tribune. Eupolis, dans ses *Cités*, l'attaque aussi pour ses jacasseries : « Syracosios ressemble, quand il parle, aux chiots qui sont sur les murs des maisons : une fois monté à la tribune, il court en rond en jappant. » Il semble (δοκεῖ) qu'il ait aussi fait passer un décret interdisant de faire la satire nominale de quelqu'un (μὴ κωμωδεῖσθαι ὀνομασί τινα), comme dit Phrynichos dans son *Solitaire*⁶⁵ : « Syracosios a la gale⁶⁶ : pourvu qu'elle l'atteigne gravement et de façon visible !⁶⁷

(61) Nous ne pouvons que soupçonner ces polémiques. Aspasia fut dénoncée comme étant cause du déclenchement de la guerre de Samos, au moins dans des comédies de l'époque. Cf. LENFANT 2003 p. 402 et n. 99. Le fragment 71 des *Babyloniens*, pièce nettement plus tardive, fait encore une allusion polémique au traitement infligé aux prisonniers samiens.

(62) ποιήσαντι Φρυνίχῳ δράμα Μιλήτου ἄλωσιν καὶ διδάξαντι ἐς δάκρυά τε ἔπεσε τὸ θέητρον καὶ ἐζημίωσάν μιν ὡς ἀνανήσαντα οἰκίᾳ κακὰ χιλίῃσι δραχμῇσι, καὶ ἐπέταξαν μηκέτι μηδὲνα χρᾶσθαι τούτῳ τῷ δράματι. Sont peut-être visées ici d'éventuelles représentations dans le cadre des Dionysies rurales (sur lesquelles on se reportera à PICKARD-CAMBRIDGE 1988 §36 et n. 7), les reprises dans le cadre des grands concours n'ayant été introduites qu'au IV^e siècle av. J.-C.

(63) Sur ce décret voté sous Morychidès et sur la scholie qui le mentionne, cf. HALLIWELL 1991 p. 57-59 et n. 40 p. 57, qui réfute la position sceptique (et peu argumentée) adoptée par MATTINGLY 1977 p. 243.

(64) Ed. HOLWERDA 1991 p. 191-2. Cf. fr. 27 KASSEL-AUSTIN VII p. 407.

(65) La traduction du fragment de Phrynichos est incertaine. Est-ce la raison pour laquelle les modernes se contentent généralement de n'en traduire que la fin (ἀφείλετο γὰρ κωμωδεῖν οὐς ἐπεθύμουν) ? EDMONDS 1957 p. 461 propose une traduction, mais c'est celle d'un texte très largement corrigé. Les incertitudes s'expliquent à la fois par les variantes des manuscrits – qui manifestent sans doute la perplexité des copistes eux-mêmes face à un texte manifestement corrompu – et

car il [m'] a enlevé ceux dont je voulais faire la satire (ἀφείλετο γὰρ κωμωδεῖν οὗς ἐπεθύμουν). »⁶⁸
C'est la raison pour laquelle ils sont plutôt durs envers lui. »

La fin de ce passage peut être comprise différemment⁶⁹. Il se pourrait, en effet, que la citation de Phrynichos s'achève à μέγα τύχοι et se réduise donc à :

« Syracosios a la gale : pourvu qu'elle l'atteigne gravement et de façon visible ! »

et que la suite exprime le commentaire du scholiaste :

« C'est qu'il [sc. Syracosios] [leur] a enlevé ceux dont ils [sc. les poètes comiques] voulaient faire la satire. C'est la raison pour laquelle ils sont plutôt durs envers lui. »

Cette seconde solution rend cependant inexplicable le lien d'analogie (ὡς Φρύνιχος ἐν Μονοτρόπῳ φησί) posé entre l'affirmation du scholiaste (Syracosios comme auteur du décret) et la citation (réduite à une malédiction contre le personnage).

Les seules mentions de Syracosios sont ici⁷⁰ : dans ce vers d'Aristophane, qui fait l'objet de la scholie, et dans la scholie elle-même, qui comporte, outre une citation d'Eupolis et un passage de Phrynichos, un commentaire du scholiaste. Le fait que trois comiques l'aient mentionné suggère que c'était un orateur de quelque importance.

Les précisions apportées par la scholie se fondent explicitement sur deux extraits de comédies. La première citation, tirée des *Cités* d'Eupolis, pièce produite en 422⁷¹, huit ans avant les *Oiseaux*, montre que Syracosios était une des cibles des comiques, qui tournaient en dérision sa logorrhée, et le scholiaste la commente précisément en ce sens. Mais, en second lieu, il donne Syracosios pour l'auteur d'un décret interdisant la satire nominale, en citant à l'appui l'extrait d'une comédie de Phrynichos, le *Monotropos* (*Solitaire*), produit en 414 (ce qui explique que cette même date ait été prêtée par des modernes au décret de Syracosios). Dans cette citation, Phrynichos (par la voix de son personnage) maudit Syracosios. Si la suite (ἀφείλετο γὰρ κωμωδεῖν οὗς ἐπεθύμουν) fait bien partie de la citation, le comique formule un reproche à l'encontre de Syracosios. D'après la traduction que l'on en donne couramment, il lui fait grief de l'avoir « empêché de railler ceux qu'il voulait »⁷², mais c'est, en fait, une traduction qui repose sur une analyse grammaticale peu

par notre méconnaissance totale du contexte. La traduction que je propose pour ψῶζ' ἔχει ... μέγα τύχοι est hautement hypothétique et ne saurait me satisfaire moi-même.

(66) Les manuscrits présentent alternativement ἔχει et ἔχε. Ils donnent tous ψῶρ', qui rappelle ψώρα « la gale », à ceci près que l'accent diffère. D'où la correction proposée par White : ψῶζα « l'infection », la « puanteur », qui présente le même accent et qui est en outre attesté dans le vocabulaire des comiques (Eupolis fr. 206 KASSEL-AUSTIN V p. 421 : ὃς θυμήνας τοῖς στρατιώταις λοιμὸν καὶ ψῶζαν ἐπεμψεν. « lui qui, dans sa colère contre les soldats, leur a envoyé peste et puanteur »). Il est néanmoins gênant de corriger une lettre plutôt qu'un accent, d'autant que ψώρα n'est pas ici dénué de sens et qu'il fait partie du vocabulaire d'Aristophane (AUSTIN 1973 fr. 58, 9, p. 21). Dans les deux cas, il s'agit d'une maladie que le locuteur se réjouit de voir frapper Syracosios.

(67) Traduction incertaine. Il s'agit apparemment d'une imprécation contre Syracosios, peut-être comparable aux anciennes expressions françaises « La peste te creve ! » ou « Peste soit le coquin ! ».

(68) Fr. 26 KOCK 1880 I p. 377-378 ; fr. 26 EDMONDS 1957 p. 460 ; fr. 27 KASSEL-AUSTIN VII p. 407.

(69) Souligné par KOCK 1880 p. 377-378 et HALLIWELL 1991, p. 59.

(70) Notons cependant qu'un fragment des *Prospaltioi* d'Eupolis conservé dans un fragment d'*hypomnèma* sur papyrus du II^e ou III^e siècle (*P. Oxy.* XXXVII 2813) semble également citer le nom de Syracosios (TROJAHN 2002 p. 105 ; « Syracosios » y apparaît comme un lemme, un mot de la pièce qui fait l'objet du commentaire, ce dernier étant ici illisible). Les *Prospaltioi* datent de 429 (KASSEL-AUSTIN V p. 442). Si l'on pouvait s'assurer que Syracosios est bien ici un anthroponyme désignant le même personnage (ce qui est invérifiable), cela ferait commencer sept ans plus tôt sa période de notoriété attestée.

(71) Cf. KASSEL-AUSTIN V p. 424.

(72) Par ex., EDMONDS 1957 p. 461 (« He's robbed me of the right to abuse and caricature whoever I choose », CARRIERE 1979 p. 49 n. 4 (« qui m'a ôté le droit de jouer qui je voulais »).

plausible : il est rare que le verbe ἀφαιρέομαι soit directement suivi de l'infinitif⁷³. Il est plus probable que οὗς ἐπεθύμουν soit le complément d'objet direct de ἀφείλετο et que κωμωδεῖν complète ἐπεθύμουν : « il m'a enlevé ceux dont je voulais faire la satire »⁷⁴. Or, si cette phrase fait bien partie de la citation, c'est d'elle que le scholiaste déduit visiblement l'idée d'un décret. Ce cheminement explique sa prudence : δοκεῖ (« il semble ») signale ici une interprétation tirée exclusivement du texte commenté⁷⁵.

On pourrait assurément objecter que le scholiaste en sait plus qu'il n'en dit (qu'il a d'autres sources, qu'il connaît le contexte du fragment), mais c'est peu probable : s'il est capable – comme on va le voir (schol. Cav. 574c) – de faire des contresens sur le passage qu'il commente, pourquoi lui accorder le bénéfice du doute sur des textes qu'il n'a sans doute pas lus ?

On pourrait aussi s'étonner qu'il soit capable d'inventer un décret. Ce serait méconnaître les pratiques des scholiastes : dans un article dense et lumineux, St. Halliwell a souligné les présupposés qui sous-tendent la rédaction des scholies (la satire d'Aristophane est censée reproduire la réalité historique et ses attaques frappent des délinquants qui le méritent) et il a montré que nombre de scholies reposent sur une paraphrase ou une rationalisation du texte commenté⁷⁶. Bien qu'il ait donné plus d'une raison d'être sceptique, il ne paraît pas avoir toujours convaincu⁷⁷. Il n'est donc pas superflu d'examiner de manière plus systématique les méthodes des scholiastes, en particulier de s'interroger sur les fondements de leurs informations quand ils évoquent un décret.

MÉTHODES DE SCHOLIASTES : LES DÉCRETS COMME CLÉ D'EXPLICATION

Il est toujours délicat d'affirmer qu'une source invente, mais, dans le cas des scholies, quelques exemples permettront de sonder les procédés récurrents des commentateurs anciens d'Aristophane et leur facilité à supputer des lois et des décrets.

1) Le décret de Cléainétos

Premier exemple : dans les *Cavaliers* (574), le chœur dit que « jamais un stratège d'autrefois n'aurait demandé à être nourri aux frais de la cité (la *sitêsis*) en interrogeant Cléainétos », alors que maintenant ils menacent de ne pas combattre si on ne leur accorde de tels privilèges. L'allusion n'est

(73) Cette traduction suscite d'ailleurs une certaine perplexité chez ceux mêmes qui l'adoptent. Ainsi, CARRIÈRE 1979 p. 45 : « La formule a de quoi surprendre puisque les vers de Phrynichos sur ce décret sont précisément une attaque nominale contre Syracosios et qu'en cette même année 414 les *Oiseaux* d'Aristophane sont remplis d'attaques personnelles ». Il essaie alors d'expliquer en quoi ces attaques personnelles sont, en application du décret, différentes de celles qui précédaient : il n'est plus question « de diriger toute une comédie contre un individu, soit en le mettant en scène sous son propre nom, soit en donnant son nom pour titre à la comédie ». L'intention du décret serait de « rappeler les poètes à la discrétion en les obligeant à couvrir l'attaque du masque de la fiction et à l'assortir de noms fictifs ». Un critère aussi formel a de quoi laisser sceptique : les *Cavaliers*, sans doute la pièce la plus féroce à l'égard de Cléon, ne contiennent qu'une occurrence du nom de Cléon (976), lequel est essentiellement caricaturé à travers le personnage du Paphlagonien.

(74) Traduction adoptée avec raison par HALLIWELL 1991 p. 59-60. Cette interprétation présente l'avantage de faire disparaître l'incohérence apparente que l'on souligne parfois en se fondant sur la première interprétation (CARRIÈRE 1979 [cf. note précédente] et CANFORA 1997 p. 175) : en même temps qu'il reprocherait à Syracosios de l'avoir « empêché de railler ceux qu'il veut », Phrynichos raillerait Syracosios. En fait, Syracosios aurait plutôt écarté des gens dont il ne faisait pas lui-même partie.

(75) Cf. HALLIWELL 1984 p. 87 (qui cite l'exemple de schol. Ach. 1150. Cf. *infra* « Le décret d'Antimachos ») et 1991 p. 60 (à propos de Syracosios). Pour d'autres exemples, cf. *infra* l'analyse de Schol. Cav. 574c et n. 86.

(76) Cf. HALLIWELL 1984 p. 83-88. Sur les décrets, cf. p. 86-87.

(77) Cf. *infra* n. 137.

pas claire : Cléainétos était le nom du père de Cléon, mais est-ce bien de lui qu'il s'agit ici ? Quel rôle lui est prêté ? Cléon est-il visé, alors qu'à la date de la représentation il n'avait pas encore été stratège ? Même si c'était le cas, le pluriel suggérerait qu'il n'est pas le seul⁷⁸.

Les scholies nous viendront-elles en aide ?

Schol. Cav. 574c⁷⁹ : ἐρόμενος Κλεαίνετον· οὗτος ὁ Κλεαίνετος φαίνεται κατεδηδοκῶς τὴν οὐσίαν καὶ ἡδυπαθήσας. οἱ δέ, ὅτι οὗτος ἔγραψε ψήφισμα μὴ δεῖν δοθῆναι τοῖς στρατηγοῖς σίτησιν. σπανίως δὲ μέμνηται τοῦ Κλεαίνετου καὶ σχεδὸν ἐνταῦθα μόνον. στοχάζονται οὖν τινες ὅτι οὗτος ἂν εἴη ὁ τὴν σίτησιν περιποιήσας τῷ Κλέωνι.⁸⁰

« “en interrogeant Cléainétos” : ce Cléainétos avait manifestement dévoré sa fortune et vivait dans les plaisirs. D'autres expliquent que cet homme avait proposé un décret interdisant de donner la *sitêsis* aux stratèges. Il est rare qu'[Aristophane] mentionne Cléainétos et c'est pour ainsi dire le seul passage où il le fait. Certains supposent donc que cet homme serait celui qui a procuré la *sitêsis* à Cléon. »

On a là une bonne illustration des méthodes des scholiastes :

- « ce Cléainétos avait manifestement dévoré sa fortune et vivait dans les plaisirs » est une déduction du commentateur, qui présente, du reste, cette dernière comme telle (« manifestement »)
- « D'autres expliquent que cet homme avait proposé un décret interdisant de donner la *sitêsis* aux stratèges » : cela reproduit un commentaire antérieur supposant l'existence d'un décret qui est non seulement invraisemblable, mais même contraire au texte d'Aristophane (pourquoi interroger Cléainétos s'il est un adversaire du privilège convoité ?).
- « Il est rare qu' [Aristophane] mentionne Cléainétos et c'est pour ainsi dire le seul passage où il le fait. » Cléainétos est effectivement rarement mentionné dans les comédies⁸¹, qui sont visiblement la source principale de ce scholiaste⁸². La culture historique des commentateurs paraît réduite : ils ne connaissent pas le nom du père de Cléon, qui apparaît pourtant dans les textes classiques en prose⁸³.
- « Certains supposent donc que cet homme serait celui qui a procuré la *sitêsis* à Cléon » : cela paraît effectivement une pure supposition. Il est probable que Cléon a effectivement joui de la *sitêsis*⁸⁴, mais la décision d'accorder ce privilège relevait de l'Assemblée, et non d'un seul homme. Il est vrai que l'intervention d'un orateur était déterminante pour en faire la proposition, mais on voit mal le propre père de Cléon assumer un tel rôle, d'autant qu'il était

(78) Une excellente solution m'est suggérée par Edmond Lévy : le nom de Clé-ainétos serait une plaisanterie παρ' ὑπόνοιαν là où l'on attendait Clé-on, personnage qu'il est logique d'interroger sur la manière dont il a obtenu la *sitêsis* et que le poète ne cesse, dans cette pièce, de désigner à mots couverts. Quoi qu'il en soit, les scholiastes n'en ont rien soupçonné.

(79) L'exemple est cité par HALLIWELL 1984, qui se limite cependant à une allusion p. 87.

(80) Ed. MERWYN JONES & WILSON 1969 p. 144.

(81) Effectivement, ce nom n'apparaît pas dans le reste du théâtre conservé d'Aristophane.

(82) Si l'on compare, à titre indicatif, en se fondant sur l'*index scriptorum* de DÜBNER 1877 p. 704-708, le nombre de citations des poètes comiques à celui des citations d'historiens, on trouve 486 références aux premiers contre 132 aux seconds.

(83) Thuc. III, 36, IV, 21, Aristote, *AP* 28, 3. Cette ignorance est confirmée par l'absence du nom de Cléainétos dans tout le corpus de scholies (à l'exception de celle-ci, où le personnage n'est pas mis en rapport avec Cléon) et par la scholie aux *Cavaliers* 44, qui nomme à tort le père de Cléon Cléonymos, nom courant dans les comédies d'Aristophane... et dans ses scholies.

(84) Dans les *Cavaliers*, le Paphlagonien est représenté comme dînant au Prytanée (281, 709, 766, 1404-5) et comme jouissant aussi du privilège de la proédrie grâce à son succès de Pylos (702) : on en déduit qu'après l'affaire de Sphactérie Cléon avait reçu ces deux privilèges par décret honorifique de l'Assemblée, ce qui constitue un cas tout à fait exceptionnel s'agissant de la *sitêsis*, habituellement réservée à des catégories bien précises. Cf. SOMMERSTEIN 1981 p. 158. En tant que bouleute (*Cavaliers* 774), Cléon avait déjà dû jouir de la *sitêsis* lorsqu'il était prytane, mais ce n'est pas à cette *sitêsis* normalement liée à la fonction que font allusion les *Cavaliers*.

probablement mort en 425⁸⁵. Faut-il donc songer à un homonyme ? L'explication représente à tout le moins un raccourci peu éclairant.

Bref, cette scholie est absolument sans intérêt pour la compréhension historique du texte d'Aristophane. Pire : elle risque d'induire en erreur qui s'y fie. En revanche, elle est très instructive sur les sources et méthodes des scholiastes.

- 1) L'information est souvent « déduite » du texte commenté.
- 2) Il arrive que le vocabulaire de l'apparence (δοκεῖ) ou de l'évidence (φαίνεται, δῆλον ὅτι...) signale le caractère conjectural de l'assertion⁸⁶.
- 3) Les commentateurs avaient une faible culture historique, même entendue au sens limitatif de connaissance des historiens : leurs sources extérieures sont essentiellement les comédies et les commentaires qu'elles ont suscités⁸⁷.
- 4) Ils prêtaient facilement l'initiative d'un décret à un personnage mis en cause.

Bref, ils étaient parfaitement capables d'inventer un décret, comme le confirme, du reste, un certain nombre d'autres exemples⁸⁸.

(85) Le Cléainétos de Kydathénées qui était père de Cléon (TRAILL 574 425) est sans doute identique à celui qui fut chorège en 460/459 (*ibid.* 574 420).

(86) Parmi de nombreux exemples, le vers 1256 (où il est question d'un Φανός ὑπογραφεὺς δικῶν « Phanos secrétaire des procès ») donne lieu au commentaire : Φανός· Σύμμαχος· φαίνεται· τις γραμματεὺς οὗτος « Phanos : d'après Symmachos, il s'agit manifestement d'un secrétaire ». Commentant le v. 1363 des *Cavaliers*, où il est question d'Hyperbolos, le scholiaste en déduit sans trop de risque : φαίνεται δὲ ὁ Ὑπέρβολος ἤδη εἰσβάς εἰς τὴν πολιτείαν « Hyperbolos était manifestement déjà entré en politique ».

(87) Et, quand ils citent des historiens, ils les interprètent parfois en fonction d'idées puisées chez le comique qu'ils commentent. Cf., par ex., LENFANT 2002 p. 424-425, à propos des scholies n°7 et 8 citées p. 435-7.

(88) HALLIWELL 1991 p. 56 n. 35 cite plusieurs exemples de décrets suspects rapportés par les scholiastes. On peut y ajouter la scholie aux *Nuées* 31c (interdiction de faire la satire ouverte de l'archonte) et la scholie aux *Nuées* 530c (interdiction de paraître sur scène et de prendre la parole (publiquement) avant l'âge de quarante ans). Pour commenter le v. 22 de l'*Assemblée des Femmes*, où Praxagora dit à ses compagnes qu'il leur faut « occuper les sièges (*hedras*) que Phyromachos a naguère, s'il vous souvient encore, appelées « courtisanes » (*hetairas*) et y poser nos membres sans être reconnues », l'idée d'un décret est l'une des solutions explicatives adoptées par les scholiastes (schol. *Eccl.* 22 :... ὁ δὲ Σφυρόμαχος ψήφισμα εἰσηγήσατο, ὥστε τὰς γυναῖκας καὶ τοὺς ἄνδρας χωρὶς καθέζεσθαι καὶ τὰς ἐταῖρας χωρὶς τῶν ἐλευθέρων. [éd. DÜBNER 1877 p. 315] « Sphyromachos introduisit un décret pour que les femmes et les hommes soient assis séparément et les courtisanes isolées des femmes libres » : le commentateur semble donc imaginer que les femmes ont leur place à l'Assemblée, à moins qu'il ne s'agisse du théâtre, où la présence des femmes est presque aussi improbable, *a fortiori* celle des femmes non libres (cf. McDOWELL 1995 p. 14-15, qui suppose cependant que des femmes pouvaient assister aux spectacles tragiques) ; une autre solution proposée consistant à dire que Phyromachos désigne plaisamment Cléomachos, acteur qui aurait fait un lapsus sur le mot *hedres* / *hetaires*. HALLIWELL 1991 p. 56-7 cite un exemple encore plus flagrant de décret inventé : pour expliquer une allusion obscure des *Guêpes* aux démêlés entre Aristophane et Cléon, une scholie au v. 1291 affirme que Cléon vota un décret (formule en soi très curieuse...) interdisant toute production de comédie (ἐψηφίσατο γὰρ ὁ Κλέων μηκέτι δεῖν κωμῳδίας ἐπὶ θεάτρων εἰσάγεσθαι, ὅτι δὴ ξένων παρόντων πολίτας ἔσκωπον [éd. KOSTER 1978 p. 206] « parce qu'on s'était moqué des citoyens en présence d'étrangers » : cette dernière explication suggère une confusion avec l'affaire des *Babyloniens* et montre comment les scholies se nourrissent entre elles). On remarquera aussi que, dans ces deux cas manifestement inventés, on n'observe aucune marque d'inférence telle que *phainetai* ou *dokei*. A plus forte raison doit-on se méfier lorsque de tels modulateurs sont présents. L'exemple des scholies au vers 580 des *Cavaliers*, qui invoquent une loi suspecte interdisant aux jeunes gens d'être efféminés et de porter les cheveux longs, montre, quant à lui, que l'on n'hésitait pas à donner à ces lois des auteurs (ici, Kinéas et Phrinos). Aussi peut-on taxer de naïveté l'objection avancée par certains historiens comme, par exemple, HENDERSON 1998 n. 51 p. 408 : « If Phrynichos did not in fact write these words, as some suspect, then why would anyone have attributed such a decree to Syrakosios ? ».

2) *Le décret d'Antimachos*

Un second exemple⁸⁹ est encore plus proche de la scholie sur Syracosios : il s'agit de scholies au vers 1150 des *Acharniens*. Dans le passage qui fait l'objet du commentaire, le chœur appelle la malédiction sur Antimachos et *explique pourquoi* : ce personnage a été chorège aux Lénéennes et s'est montré pingre ; il a « renvoyé [le chœur] sans dîner »⁹⁰.

Cet Antimachos est totalement inconnu des autres sources disponibles. Mais (ou faut-il plutôt dire : en conséquence ?) le passage a donné lieu à toutes sortes de conjectures de la part des scholiastes. Parmi elles figurent deux mentions de décrets :

1°) φασὶ γὰρ αὐτὸν γράψαι ψήφισμα ὥστε τοὺς χοροὺς μηδὲν ἐκ τῶν χορηγῶν λαμβάνειν. « On dit qu'il proposa un décret pour que les chœurs ne reçoivent rien des chorèges »

2°) ἐδόκει δὲ ὁ Ἀντίμαχος οὗτος ψήφισμα πεποιηκέναι ὅτι μὴ δεῖ κωμῳδεῖν ἐξ ὀνόματος, καὶ ἐπὶ τούτῳ πολλοὶ τῶν ποιητῶν οὐ προσήλθον ληψόμενοι τὸν χορόν, καὶ δῆλον ὅτι πολλοὶ τῶν χορευτῶν ἐπέινων. ἐχορήγει δὲ τότε ὁ Ἀντίμαχος ὅτε εἰσήνεγκε τὸ ψήφισμα⁹¹. « Il semble que cet Antimachos avait fait un décret interdisant la satire comique nominale, que pour cette raison de nombreux poètes ne se présentèrent pas pour recevoir leur chœur et qu'évidemment de nombreux choreutes avaient faim. Antimachos était chorège quand il introduisit ce décret. »

Le caractère fantaisiste de ces décrets ressort clairement du simple fait qu'ils contredisent le texte d'Aristophane, qui fournissait lui-même l'explication de l'imprécation.

Cet exemple présente des analogies frappantes avec la scholie sur Syracosios :

- un personnage est maudit dans l'extrait de pièce commenté (Syracosios/Antimachos)
- le scholiaste ne le connaît pas
- il en tire une déduction douteuse sur l'existence d'un décret, déduction du reste affichée comme telle (*dokei/edokei*)...

Manifestement, cette scholie sur les *Acharniens* est calquée sur celle des *Oiseaux*⁹².

Pourquoi les modernes ne parlent-ils pas du décret d'Antimachos⁹³ ? parce qu'ici le contresens est manifeste et qu'il peut être dûment constaté, puisque nous disposons du texte d'Aristophane, alors que nous n'avons pas le *Monotropos* de Phrynichos.

3) *La noyade d'Eupolis et le décret d'Alcibiade*

L'idée plus spécifique d'un décret qui aurait interdit la satire nominale dans l'Athènes du V^e siècle av. J.-C. était, en fait, une idée relativement répandue dans la littérature postclassique⁹⁴. Elle s'est exprimée notamment dans le cadre d'une anecdote sur les démêlés d'Alcibiade avec le poète comique Eupolis, telle qu'on la trouve dans une scholie à Aelius Aristide 3,8⁹⁵ :

(89) Egalement cité par HALLIWELL 1984 p. 87.

(90) On suppose que le chorège avait coutume d'offrir un banquet au chœur au terme de la représentation, même si cette pratique n'est pas autrement attestée. Cf. PICKARD-CAMBRIDGE 1988 p. 89.

(91) Ed. WILSON 1975 p. 142-143.

(92) Ce modèle me paraît beaucoup plus probable que la connaissance, par le scholiaste, du décret authentique (datant de Morychidès) évoqué dans la scholie aux *Acharniens* 67 (origine proposée par HALLIWELL 1984 p. 87) : les analogies avec le prétendu décret de Syracosios (*onomasti / ex onomatos*) et avec le contexte dans lequel il est évoqué (malédiction...) sont beaucoup plus frappantes.

(93) Voir cependant *infra* n. 121.

(94) Cf. *infra*. HALLIWELL 1991 p. 56, qui évoque le phénomène, souligne à juste titre que la fréquence de cette allégation n'est en rien la preuve de son exactitude. Il propose quelques pistes pour expliquer l'origine de cette tradition (p. 63-64).

(95) KASSEL-AUSTIN V p. 332 test. iii.

Λέγουσιν ὅτι ἐκωμῶδουν ὀνομαστὶ τοὺς ἄνδρας μέχρις Εὐπόλιδος, περιεῖλε δὲ τοῦτο Ἀλκιβιάδης ὁ στρατηγὸς καὶ ῥήτωρ· κωμωδηθεὶς γὰρ παρὰ Εὐπόλιδος, ἔρριπεν αὐτὸν ἐν τῇ θαλάττῃ ἐν Σικελίᾳ συστρατευόμενον, εἰπὼν·

Βάπτες μ' ἐν θυμέλῃσιν· ἐγὼ δέ σε κύμασι πόντου

βαπτίζων ὀλέσω νάμασι πικροτάτοις.

« on dit que jusqu'à Eupolis on se livrait à une satire nominale des hommes, mais que cette pratique fut abrogée par Alcibiade, le stratège et orateur : ayant été brocardé par Eupolis, il le précipita dans la mer, alors qu'ils faisaient campagne ensemble en Sicile, en lui disant :

« Tu me plongeais dans l'eau sur scène, eh bien, moi, c'est dans les flots de la mer que je te plonge : je te ferai périr dans les eaux les plus amères. »

Dans son *Préambule sur la Comédie*, Tzetzés cite la même anecdote lorsqu'il retrace l'évolution du genre comique : dans un premier temps, la Comédie se livrait à une satire ouverte des individus (ἀπαρακαλύπτως). Mais la vengeance d'Alcibiade à l'encontre d'Eupolis, qui l'avait brocardé sur scène, mit fin à cette période : Alcibiade fit passer un décret pour que désormais la satire soit figurée (ἐσχηματισμένως). Mais, comme les Athéniens se conduisaient mal et ne voulaient pas voir leurs méfaits dénoncés, fût-ce de manière figurée, ils votèrent un décret limitant désormais l'usage de la satire à des cibles étrangères ou serviles⁹⁶.

L'anecdote selon laquelle Alcibiade avait noyé Eupolis pour se venger de ses railleries est relativement ancienne, puisqu'elle figurait au III^e siècle av. J.-C. chez l'historien Douris de Samos⁹⁷, dont il n'est toutefois pas certain qu'il ait, quant à lui, évoqué un décret. L'épisode est de toute évidence fictif, comme on l'a reconnu depuis longtemps⁹⁸, non seulement pour des raisons chronologiques déjà soulignées par Eratosthène⁹⁹, mais parce qu'il est grotesque : ce décret passé par Alcibiade après 415, après qu'il eut impunément assassiné un homme, devrait-il être situé en 407, après un retour triomphal qui le rendait bien inutile¹⁰⁰ ? L'origine de l'anecdote pourrait être une scène des *Baptai* (*Immergeurs*), comédie dans laquelle Eupolis brocardait Alcibiade, ou encore la parabase d'une comédie ultérieure dans laquelle le poète imaginait la vengeance de l'orateur (à la manière de ce que faisait Aristophane à propos de Cléon¹⁰¹) : Douris s'est parfois inspiré de scènes comiques¹⁰².

Cet exemple confirme des tendances déjà observées dans les précédentes scholies. Les commentateurs tendent à prendre très au sérieux les conflits comiques – réels ou fictifs – entre poètes et orateurs, notamment parce qu'ils prennent souvent des bouffonneries pour argent comptant¹⁰³. De fait, leur facilité à supposer des décrets est sans doute due à l'influence de leur principale source, la Comédie Ancienne : cette dernière ne donnait-elle pas la manie des décrets

(96) KOSTER 1975 p. 27 ; KASSEL-AUSTIN V p. 332 (test. iv) et 299 (test. 37b).

(97) *FGrHist* 76 F73.

(98) KAIBEL 1907 col. 1230 et 1233.

(99) *FGrHist* 241 F19 : Eupolis composa encore des comédies après le départ de l'expédition de Sicile en 415.

(100) On s'étonne de voir FURLEY 1996 p. 132 ajouter foi à la vengeance d'Alcibiade (qu'il situe dans l'été 415) jusqu'à s'en servir comme élément de datation de la pièce (Dionysies de 415).

(101) Il n'est pas rare qu'Aristophane fasse mine d'appréhender ou de braver les menaces de vengeance de Cléon (*Acharniens* 659-660, *Nuées* 549, *Guêpes* 1030 sqq., 1284 sqq., *Paix* 754 sqq.).

(102) Sur les sources comiques dont usait parfois Douris, cf. LENFANT 2003 p. 402 et 411.

(103) Ainsi, le coryphée des *Grenouilles* évoque celui qui, « étant orateur, rogne le salaire des poètes pour avoir fait l'objet d'une satire comique (κωμωδηθεὶς) dans les fêtes ancestrales en l'honneur de Dionysos » (367-368 τοὺς μισθοὺς τῶν ποιητῶν ῥήτωρ ὢν εἴτ' ἀποτρώγει, κωμωδηθεὶς ἐν ταῖς πατρίοις τελεταῖς ταῖς τοῦ Διονύσου.). Que le salaire des poètes comiques ait été rogné paraît probable, il est plus douteux que la chose soit imputable à la susceptibilité d'un orateur qu'ils avaient raillé. C'est pourtant ce que les scholiastes ne mettent pas en doute quand ils commentent ce passage.

pour un trait distinctif des Athéniens¹⁰⁴ ? La figure même du marchand de décrets donnait l'image d'une société où tout se réglait par ce biais¹⁰⁵. Et il n'était pas rare, bien sûr, que des comiques s'attaquent effectivement à des auteurs de décrets¹⁰⁶.

Mais un dernier point peut laisser dubitatif : comment expliquer l'apparition de cette idée relativement répandue, selon laquelle les Athéniens auraient, à un moment, interdit la satire nominale ?

L'INTERDICTION DE LA SATIRE NOMINALE : LES FONCTIONS D'UNE LÉGENDE

Tout d'abord, ce décret remplit parfois une fonction très claire de rationalisation : dans le tableau brossé par Tzetzés, il sert à rendre compte du passage d'un type de comédie à un autre. Comme d'autres érudits byzantins, l'auteur distingue les trois phases de l'histoire du genre comique (Ancienne, Moyenne, Nouvelle), respectivement caractérisées, selon lui, par les railleries ouvertes, les railleries par allusions figurées et les railleries limitées aux étrangers et aux esclaves, et il suppose que le passage de l'une à l'autre fut chaque fois provoqué par un décret restrictif¹⁰⁷. Un tel schéma remonte sans doute à l'époque hellénistique.

Mais d'autres paramètres non moins fonctionnels peuvent expliquer la diffusion du scénario, comme le suggère l'histoire de l'expression ὀνομαστὶ κωμῳδεῖν : celle-ci n'est pas des plus courantes¹⁰⁸ et sa plus ancienne attestation connue est due à Aelius Aristide¹⁰⁹, dans un contexte où il évoque précisément un interdit athénien en ces matières. Le sophiste est, en effet, au II^e siècle de notre ère, la plus ancienne source datable¹¹⁰ qui attribue cet interdit précis à l'Athènes classique¹¹¹. Or, Aelius Aristide est en même temps la source probable de toutes les autres attestations de cette expression, dues à Hermogène (II^e-III^e siècle ap. J.-C.), Sopatros (entre le IV^e et le VI^e siècle) et Syrianos (V^e siècle), ainsi qu'aux scholiastes d'Aelius Aristide et à ceux d'Aristophane¹¹² : Hermogène s'est inspiré d'Aelius Aristide¹¹³, Sopatros a commenté ses œuvres

(104) *Cavaliers* 1383, *Nuées* 1429, *Oiseaux* 1289.

(105) Le marchand de décrets est un visiteur de la cité des oiseaux (*Oiseaux*, 1037-1055).

(106) Cf. les listes proposées en appendice par SOMMERSTEIN 1996.

(107) Voir, par exemple, KOSTER 1975 p. 40 (*Anonymus Crameri* I), p. 44 (*Anonymus Crameri* II), p. 71 (*Scholia in Dionysium Thracem*). HALLIWELL 1991 p. 63-64, qui évoque ces reconstitutions hellénistiques et byzantines du développement du genre comique, souligne leur inadéquation en citant des exemples de satire personnelle au IV^e siècle avant J.-C. (n. 64 p. 64). On s'étonne de voir VICKERS 1997 citer la reconstitution de Tzetzés comme si elle avait un fondement historique au-dessus de tout soupçon (p. xviii-xix).

(108) ὀνομαστὶ « par son (leur) nom » n'est pas d'un emploi très fréquent. Le vocable est employé dès le V^e siècle avant notre ère par les historiens et au IV^e siècle par les orateurs, généralement avec un verbe signifiant « appeler » ou « mentionner ». A l'époque impériale, on le retrouve accompagné des mêmes verbes, essentiellement chez Plutarque, et beaucoup plus encore chez Galien et chez Eusèbe.

(109) La variante κωμῳδεῖν ἐξ ὀνόματος ne paraît pas attestée avant l'époque byzantine, uniquement dans des allusions au prétendu décret d'Antimachos (*Souda* s. v. Ἀντίμαχος et Ψεκᾶς et paroemiographes divers), qui dérivent toutes de schol. *Ach.* 1150a (cf. *supra*).

(110) Il est évidemment impossible de dater les données que l'on trouve dans les scholies des manuscrits médiévaux et de savoir lesquelles peuvent remonter à l'époque hellénistique.

(111) Il ne faut pas être dupe du découpage du « fragment » de Douris (III^e siècle avant J. C.) que l'on a déjà évoqué plus haut (*FGrHist* 76 F73) : ce « fragment » provient, en fait, d'une scholie à Aristide, où seule peut être attribuée à Douris (sur la base d'une comparaison avec Cic. *ad Att.* VI, 1, 18) l'anecdote sur la noyade d'Eupolis par les soins d'Alcibiade ; rien ne donne à penser que Douris ait parlé de décret ou qu'il ait employé lui-même l'expression ὀνομαστὶ κωμῳδεῖν, que le commentateur a pu tout simplement emprunter au texte d'Aristide qu'il était en train de gloser...

(112) Grégoire de Nysse (*Contra usurarios*, IV^e siècle) emploie aussi l'expression κωμῳδεῖν ὀνομαστὶ, mais de façon allusive, sans référence à un décret ni à Athènes.

et celles d'Hermogène, et Syrianos est également un commentateur d'Hermogène. Quant aux érudits byzantins, ils ont notoirement subi l'influence des enseignements d'Hermogène et de Sopatros. Il est donc tentant de penser que l'idée s'est transmise d'Aelius Aristide à Hermogène et à Sopatros, d'Hermogène à Syrianos, de Sopatros aux commentateurs byzantins¹¹⁴.

Resterait à savoir sur quoi pouvait se fonder Aelius Aristide. Après tout, bien des données sur l'Athènes classique n'ont pas de témoin antérieur à Plutarque, mort vers l'époque où naquit Aristide, et la date tardive n'est pas à soi seul un indice de fausseté. Voyons donc ce qu'il en est des écrits où le sophiste cite l'interdiction qui frappait à Athènes la satire nominale, et d'abord ce qu'ils en disent.

En premier lieu, l'expression *ὀνομαστὶ κωμῳδεῖν* apparaît par trois fois dans le discours de *Défense des Quatre*¹¹⁵. Ce dernier a pour objet de défendre « les quatre » hommes politiques (Périclès, Cimon, Miltiade et Thémistocle) contre les attaques que Platon avait formulées contre eux dans son *Gorgias*¹¹⁶ et il le fait avec véhémence, l'enjeu étant en fait de défendre la rhétorique. En résumé, s'il y rappelle qu'à Athènes la satire nominale était interdite dans le théâtre comique, c'est pour mieux souligner *a fortiori* l'indignité de la démarche de Platon lorsqu'il s'est livré à des attaques nominales contre les hommes politiques¹¹⁷. Le fait que cette précision apparaisse comme un fait admis semble plaider contre une invention pure, mais, en même temps, elle assume, dans un contexte polémique peu propice à la critique historique, une fonction rhétorique qui a pu contribuer à la faire naître.

C'est ce que tend à confirmer la lecture d'un autre discours, conservé sous le titre *Peri tou mè dein kômôidein* (*Sur la condamnation de la comédie*)¹¹⁸, autre réquisitoire par lequel l'auteur exhorte les gens de Smyrne à interdire les représentations comiques et qui est contemporain de la *Défense des Quatre* ou de peu antérieur¹¹⁹ : curieusement, alors qu'il s'en prend précisément à

(113) *Περὶ στάσεων* (*Les états de cause*) p. 88,12 sq. éd. Rabe. La loi d'interdiction est citée comme exemple d'assimilation (*sylogismos*) sans aucune référence à Athènes. L'idée peut en avoir été tirée de l'expression intrigante *μη ὀνομαστὶ κωμῳδεῖν ἐξῆ* trouvée chez Aristide. Hermogène connaissait la *Défense des Quatre*, qu'il cite dans ses *Exercices préparatoires* §9 (p. 20,16 éd. Rabe).

(114) Aelius Aristide exerça de la sorte une influence certaine sur l'interprétation de l'histoire de la Grèce classique dans l'Antiquité tardive. Cf. SCHETTINO 2000, notamment p. 253-260.

(115) Littéralement *Réponse aux attaques de Platon contre les quatre* = *Πρὸς Πλάτωνα ὑπὲρ τῶν τεττάρων* = discours 3, datant des années 161-165. Ed. BEHR 1976 p. 293-524. Trad. anglaise BEHR 1986 p. 151-279.

(116) Sur les discours polémiques d'Aristide contre Platon, antique et prestigieux contempteur de la rhétorique, cf. BOULANGER 1968 p. 210-239 (sur le discours 3 : p. 227-232).

(117) § 8. *θαυμάζω δὲ εἰ κωμῳδίαν μὲν ἔξεστι ποιεῖν, κἂν μὴ ὀνομαστὶ κωμῳδεῖν ἐξῆ, πιστοῦσθαι δὲ οὐκ ἐνὴν τὸν λόγον, εἰ μὴ τινὰς εἶπεν κακῶς ὀνομαστί.* « Je m'étonne que, alors qu'il est possible d'écrire une comédie même s'il n'est pas permis de se livrer à une satire nominale, il n'ait pas pu rendre son discours crédible sans faire la critique nominale de certains. » § 627. *καὶ ὁ Μέλης οὐκ ἀηδὴς μοι καὶ ὁ Κινησίας, ἀλλ' ἀπέλαυνον τοῦ γελοίου καὶ συνεχώρουν ἄχρι τούτου καὶ ὀνομαστὶ κωμῳδεῖν. πάντως οὐχ οὗτοί μοι τὰ φίλτατα.* « Mèlès et Cinésias ne me déplaisaient pas [Il faut comprendre « comme cibles de Platon » dans le *Gorgias* 502a : ce sont des cibles qui agréent à Aristide, contrairement aux quatre grands orateurs] : j'appréciais le comique et je lui permettais jusque là de se livrer à une satire nominale. Ces individus ne sont pas ce que j'aime le plus »

§ 631. Aristide reproche encore à Platon d'avoir procédé à des attaques nominales : *καὶ κωμῳδίας μὲν ἤδη ποιηταὶ τῶν ὀνομάτων ἀπέσχοντο καὶ ἡδυνήθησαν ἄνευ τοῦ ὀνομαστὶ κωμῳδεῖν τὸ δράμα ἀπεργάσασθαι, σὺ δὲ τῶν Ἑλλήνων τοὺς ἄκρους τὸν Ἀριστοφάνους ἀλλαντοπώλην πεποίηκας, καὶ ταῦτα εἰκὴ καὶ πρὸς οὐδεμίαν χρεῖαν ἐπὶ τοῦ λόγου.* « Alors que les auteurs de comédies évitaient déjà d'employer les noms et pouvaient composer leur pièce sans recourir à la satire nominale, de ton côté tu as fait des plus grands des Grecs le marchand de saucisses d'Aristophane, et cela de manière inutile et sans plus aucune nécessité pour ton propos. »

(118) Discours 29 : éd. KEIL 1898 p. 191-200. Trad. BEHR 1981 p. 140-146. Sur ce discours, cf. BOULANGER 1968 p. 293-297.

(119) BEHR 1981 p. 388 le date de 157-165.

l'usage de la satire individuelle dans la Smyrne de son temps, il cite le cas d'Athènes (§27), mais c'est pour souligner que la réputation de la cité a pâti des productions comiques et des attaques qui, en visant des citoyens, nuisaient du même coup à la réputation de la cité. En d'autres termes, alors que la cité si volontiers prise pour modèle aurait été un précédent idéal, rien ne laisse supposer ici qu'on ait pu y interdire la satire comique.

C'est sans doute qu'il ne faut pas sous-estimer l'impact de la fonction rhétorique de l'exemple : ici, il s'agit de souligner que la comédie est la seule production écrite qui ait valu des blâmes à Athènes dans la postérité – afin de ménager un effet de surenchère : la comédie actuelle est pire que la comédie attique, qui offrait, du moins, un chapitre moral dans la parabase (§28). Dans la *Défense des Quatre*, au contraire, il s'agissait de mettre en contraste les attaques personnelles que s'autorisait Platon avec celles des comiques, dont on diminuait l'ampleur pour mieux stigmatiser le philosophe.

De ces divergences, il ressort que cette idée de l'interdiction de la satire nominale à Athènes n'était pas fermement ancrée dans l'esprit d'Aelius Aristide ; si l'on veut introduire une cohérence en matière de connaissances (et négliger l'impact de la fonction rhétorique), on peut s'aventurer à supposer que cette notion vint à Aristide après la rédaction du discours contre les représentations comiques et avant celle de la *Défense des Quatre* – peut-être à la lecture d'auteurs qui, comme Platon, condamnaient aussi la comédie sur le plan moral – lecture que présuppose évidemment la composition de la diatribe contre le philosophe.

En effet, s'il faut chercher une source à cette idée d'interdit, c'est peut-être chez Platon qu'il faut le faire, dans la mesure où, au livre XI des *Lois* (935e), le philosophe prévoit textuellement dans sa législation fictive « qu'il ne soit aucunement permis à un auteur de comédie... de faire la satire comique d'aucun des citoyens » (ποιητῇ δὲ κωμωδίας... μὴ ἐξέστω ... μηδαμῶς μηδὲνα τῶν πολιτῶν κωμωδεῖν). Les nombreuses références aux *Lois* chez Aelius Aristide prouvent assez qu'il connaissait l'ouvrage¹²⁰.

Tout cela n'est qu'hypothèse et peut rendre compte de la documentation dont nous disposons, mais il nous manque sans aucun doute certains chaînons. Il n'est pas exclu qu'Aelius Aristide ait eu vent de théories sur l'évolution du genre comique qui avaient sans doute déjà cours. Du moins voit-on quel usage il en faisait en fonction de ses besoins rhétoriques.

4) Retour au décret de Syracosios

Rares¹²¹ sont ceux qui songeraient à considérer comme historique un décret d'Antimachos ou un décret d'Alcibiade interdisant la satire nominale¹²². Si le décret de Syracosios n'a pas éveillé un scepticisme général, c'est sans doute que ce personnage est moins bien connu qu'Alcibiade et qu'on ne dispose pas, comme dans le cas d'Eupolis, du scénario de comédie qui a pu inspirer cette légende. C'est aussi que, contrairement à ce qui se passe dans le cas d'Antimachos, on ne se trouve pas face à des scholies qui se discréditent elles-mêmes en contredisant le texte commenté. C'est surtout que la scholie sur Syracosios se réfère à une source contemporaine, l'extrait de Phrynichos. Or, si on lit isolément la citation de Phrynichos, on ne peut en déduire qu'il fait allusion à un décret : la formule vague « il [m'] a enlevé ceux dont je voulais faire la satire » peut certes se référer à une proposition d'orateur (fonction manifestement assumée par cet homme réputé

(120) Cf. les dizaines de références indiquées dans l'index de BEHR 1981 p. 495 et BEHR 1986 p. 527-528, dont un certain nombre renvoie précisément au discours 3 *Pour la Défense des Quatre*.

(121) Rares, mais pas inexistantes : on vient de le voir avec FURLEY pour le décret d'Alcibiade ; quant au décret d'Antimachos, KÖRTE 1921 col. 1234-35 cite deux tentatives désespérées pour sauver son historicité.

(122) La mention de ces deux prétendus décrets devrait éviter des objections au scepticisme comme celle que formule SOMMERSTEIN 1996 p. 332 n. 28 (« one is entitled to ask why that commentator supposed that Syrakosios, rather than anyone else, had authored such a decree »).

« japper »...), mais il peut aussi s'agir de procès, de menaces ou de toute autre chose¹²³. Et si la citation se limite à la malédiction¹²⁴, elle devient muette sur la nature du grief.

QUESTIONS DE MÉTHODE HISTORIQUE : PEUT-ON DÉDUIRE UN "FAIT" DE SON "CONTEXTE" ?

Malgré la vacuité de ce témoignage, des historiens ont entendu combler le vide : pour déterminer qui avait été « enlevé » par Syrakosios et par quel moyen, ils sont partis du contexte de son action supposée, lui-même déduit de la date du *Monotropos*, joué aux Grandes Dionysies de 414 tout comme les *Oiseaux* d'Aristophane¹²⁵. Les affaires de 415, l'expédition de Sicile, voilà de quoi stimuler l'imagination, d'autant qu'en dehors des affaires de sacrilège et de leurs retombées politiques Thucydide s'est montré fort peu loquace sur l'histoire intérieure de la cité.

Il reste raisonnable de préciser, comme le fait J.-Cl. Carrière¹²⁶, que le décret date de l'époque de la guerre de Sicile et qu'il est lié, comme celui de Morychidès, à une situation de guerre ou de crise. Il l'est beaucoup moins d'échafauder des hypothèses qui font violence au texte et qui contredisent notre connaissance des événements. Je n'en citerai que deux exemples.

1) Sommerstein, reprenant expressément une interprétation proposée par Droysen, suggère que le décret – dont il suppose l'existence tout en reconnaissant que le commentaire du scholiaste (seul à le mentionner) ne vaut rien¹²⁷ (!) – a exclu une certaine catégorie de personnes du champ de tir des comiques : ceux qui étaient condamnés dans les affaires de 415, en particulier Alcibiade, dans le but supposé de les priver de publicité. Constatant qu'effectivement ces condamnés sont quasiment absents des comédies de ces années-là¹²⁸, il en conclut à l'historicité du décret¹²⁹ – ce qui est tout de même une curieuse démarche méthodologique¹³⁰.

L'absence des condamnés de 415 dans les textes comiques de l'époque, en admettant que l'on puisse en établir la réalité étant donné l'étendue de nos pertes¹³¹, peut aussi trouver d'autres facteurs d'explication¹³², comme le fait que les Athéniens n'avaient pas vraiment envie de rire de cet épisode dramatique¹³³. Halliwell souligne, du reste, avec raison qu'Alcibiade ne paraît pas avoir été une cible séduisante pour les poètes comiques, quel que soit le moment de sa carrière

(123) Cléon, qui assumait volontiers les deux rôles d'orateur et d'accusateur, n'était-il pas qualifié de chien du peuple (*Cavaliers*, 1023, où le Paphlagonien dit à Dèmos : « c'est moi qui suis le chien, car pour toi j'aboie ».) ?

(124) Sur les limites incertaines de la citation, cf. *supra*.

(125) *Hypothesis* I des *Oiseaux*.

(126) CARRIÈRE 1979 p. 43.

(127) « The scholiast's interpretation of the Phrynichos fragment is inference : the fragment itself is a fact » (SOMMERSTEIN 1986 p. 102), un « fait » dont on a vu, du reste, qu'il n'était pas bien établi, étant donné l'hésitation possible sur les limites de la citation.

(128) Sur les allusions des comiques aux impiétés de 415, cf. FURLEY 1996, p. 131-145.

(129) « Unless the absence of Alkibiades' name from the comedies of 415-411 is a mere coincidence, it does strongly suggest the existence of some actual prohibition against its being mentioned – something, in fact, like the decree of Syrakosios as envisaged by Droysen. » (p. 107). Au vu de tout ce dont il permet de rendre compte (c'est-à-dire l'absence de certains types d'allusions dans une tradition très lacunaire, qui rend l'argument du silence peu convaincant...), poursuit Sommerstein, « the decree of Syrakosios should be accepted as historical. »

(130) ATKINSON 1992 propose une variante : les personnes protégées par le décret seraient les victimes d'accusations calomnieuses (p. 62).

(131) HALLIWELL 1991 p. 60-61.

(132) ATKINSON 1992 p. 62 souligne, par exemple, que leur éloignement (à la suite d'un exil ou d'une exécution) en faisait des cibles moins tentantes.

(133) LENFANT 1997 p. 196-199, à propos des plaisanteries sur la menace oligarchique avant et après 411.

Je partage entièrement le sentiment de HALLIWELL 1991, quand il affirme de même que « certain kinds of material might still be thought too sensitive to be permissible or tolerable subject-matter for comic treatment » (p. 54).

qu'on envisage¹³⁴. De plus, rien ne montre que les Athéniens aient cherché à faire oublier les condamnés : les stèles qui rendent compte de la vente des biens confisqués à ces derniers¹³⁵ suggèrent plutôt le contraire.

2) Canfora rejette les propositions de Sommerstein avec une virulence qui n'a d'égale que la vanité de ses propres hypothèses. Il considère l'existence du décret comme incontestable et le scepticisme comme « arbitraire », étant donné qu'il va « contre les sources »¹³⁶ (!) – comme si l'histoire se déduisait de la simple répétition de ces dernières... Cela dit, il définit les cibles et l'objectif du décret : l'interdit concernait, d'après lui, toutes les cibles et visait peut-être à empêcher que les attaques personnelles ne mènent à de nouvelles délations (p. 177) – ce qui suppose que les Athéniens prenaient vraiment leurs comédies très au sérieux et que, voulant se prémunir (par un souci hypothétique de s'offrir des garanties mutuelles), ils préférèrent s'enlever toute tentation. Selon Canfora, Syracosios se faisait ainsi l'interprète d'une peur répandue chez les *kaloikagathoi* – une peur dont il faudrait supposer qu'elle était partagée par la majorité des citoyens votants, mais pas par Phrynichos ni par ses spectateurs...

Il est curieux qu'avant de proposer ces explications complexes et peu crédibles, ces historiens écartent comme un détail secondaire le fait que l'on n'ait aucune raison de croire à l'existence d'un décret de Syracosios, curieux qu'ils se contentent parfois de signaler le scepticisme de Halliwell comme si cette interprétation n'était qu'un jeu de l'esprit¹³⁷ et ne devait appartenir qu'à lui et à quelques originaux, curieux qu'ils n'éprouvent pas le besoin de répondre à cette objection qui enlève toute raison d'être à leur raisonnement.

En fait, on l'a vu, il est inutile de se perdre en conjectures sur le prétendu décret de Syracosios. On ne peut dire à quoi Phrynichos fait allusion. L'idée d'un décret repose sur du sable, tant il est courant que les commentateurs tardifs en inventent ou en fassent expressément l'hypothèse (*dokei*)¹³⁸. Il est donc parfaitement vain d'établir des rapports entre cette inconnue (le reproche fait à Syracosios, qui n'a peut-être rien à voir avec un décret ni avec la satire nominale) et les événements contemporains connus. Comme on ne peut rien tirer de cette allusion, son existence peut intéresser l'histoire des scholies, mais certainement pas celle de l'Athènes classique.

(134) HALLIWELL 1991 p. 61.

(135) MEIGGS & LEWIS 1988 n° 79.

(136) Cf. p. 176 n. 13.

(137) Cf., par exemple, CANFORA 1997 p. 176 n. 13, SOMMERSTEIN 1986 et 1996 p. 332 n. 28 ou ATKINSON 1992 (par exemple, « one cannot sweep all the references aside as fallacious inferences », p. 56 et p. 61 « It has been argued that the law was no more than a scholiast's hypothesis »). Il est stupéfiant de lire sous la plume de VICKERS 1997, p. xviii, que le décret de Syracosios peut tirer quelque crédibilité de l'anecdote relative à la vengeance d'Alcibiade sur Eupolis et de voir l'auteur employer d'abord quelques précautions oratoires (*ibid.*) avant de les oublier et de considérer comme acquis le vote et l'application du décret de Syracosios (p. 171 : « legislation passed in c. 415 B. C. forbidding the targets of comic satire to be mentioned by name »). On est encore plus surpris de lire sous la plume de HENDERSON 1998 p. 262 que « Two decrees limiting comic outspokenness are well attested. » (!) (c'est moi qui souligne). Quant à MASTROMARCO 1994 p. 453, qui évoque « il decreto di Siracosio, varato nel 415-14 in seguito alla mutilazione delle erme » comme s'il s'agissait d'un fait établi, il ne tient aucun compte de HALLIWELL 1984 et 1991, qu'il cite pourtant en note. On comprend mal, du reste, qu'il mentionne ce prétendu décret en suggérant que le Pseudo-Xénophon II, 18 pourrait se référer à ce dernier, alors que l'un et l'autre se contredisent (la *Constitution des Athéniens* dit que la satire individuelle est encouragée, et non pas interdite !).

(138) McDOWELL 1995 s'interroge, comme Carrière, Sommerstein ou Canfora, sur le contenu du décret, mais il ne remet pas en cause son existence (« it is probably better to admit that we do not know what, if anything, was prevented by the decree of Syrakosios » p. 26). Déjà, KÖRTE 1921, si justement critique vis-à-vis de certains décrets cités par les scholiastes, considérait comme certain que Syracosios avait entrepris quelque chose contre la comédie, tout en disant ne pouvoir préciser et en reconnaissant la mesure sans effet (col. 1235-1236).

Concernant les restrictions légales imposées à la satire comique, on arrive ainsi au tableau suivant. Tout d'abord, il y eut sans doute, à partir de 440 avant J.-C. et pour une durée de trois ans, une mesure d'interdiction frappant la satire comique. Selon une hypothèse raisonnable, la censure portait plus particulièrement sur la critique de la politique extérieure de la cité, notamment à l'égard de ses alliés. C'est du moins ce que suggèrent, au-delà du contexte de la guerre de Samos, des parallèles approximatifs fournis par des événements antérieurs ou postérieurs, comme la mesure qui frappa la tragédie de Phrynichos ou les démêlés entre Aristophane et Cléon, lequel aurait alors tenté de tirer profit d'un précédent vieux de quinze ans.

En second lieu, il y eut, dans les débuts de la guerre du Péloponnèse, des réactions du peuple vis-à-vis des satires de la cité, peut-être plus particulièrement quand les comiques visaient en présence d'alliés, dans le cadre des Dionysies, la politique impérialiste des Athéniens. Il n'est pas nécessaire qu'il y ait eu une loi spécifique permettant ce type d'accusation : les circonstances de l'affaire de Mytilène autorisent à juger plausible une accusation portée contre Aristophane l'année suivante.

Ce sont les seules traces relativement tangibles d'une réaction populaire contre la satire comique. Dans ces deux cas, si mes analyses sont correctes, ce n'est jamais la satire des individus qui est visée, mais les critiques frappant le peuple, voire seulement certains types de critique. Encore cette réaction semble-t-elle modérée et à tout le moins conjoncturelle. Son effet, s'il y en eut un, fut tout au plus partiel et éphémère : Aristophane ne cessa de brocarder non seulement les individus, mais aussi le peuple, même si, de toute évidence, la critique de ce dernier était moins virulente que celle qui visait les personnes. Dans la mesure où la satire de la cité est le seul champ de réprobation bien attesté, il est paradoxal que la tradition relative à l'interdiction de la satire nominale ait rencontré un tel succès.

Que le décret de Syracosios soit imaginaire, les indices ne manquent pas pour le montrer : les cas parallèles de décrets inventés et attribués arbitrairement à tel ou tel, tout comme l'aveu du scholiaste qu'il tire là une déduction hypothétique des mots qu'il vient de lire (*dokei*), sont d'éloquents témoins des méthodes souvent pratiquées par les commentateurs anciens et du crédit que mérite la présente allusion.

L'invention de ce scénario, avant même que l'on y rattache le nom de Syracosios, est, de toute évidence, bien antérieure aux scholies de tradition médiévale. Mais il est sans doute vain de rechercher le *prôtos eurètès* de cette idée, d'autant que des intentions diverses pouvaient en susciter le développement, comme en témoignent les variations que subit le propos d'Aelius Aristide suivant les besoins de sa démonstration.

L'origine principale semble bien avoir été un souci de rationalisation visant à rendre compte de l'évolution du genre comique athénien, à expliquer par des événements ponctuels le passage (sans doute progressif) d'un type de comique à un autre. Mais, paradoxalement, la chronologie attribuée à la mesure, que ce soit par des anciens (noyade d'Eupolis) ou par des modernes (affaires de 415), ne correspond pas à l'époque de ce changement esthétique, de plusieurs décennies postérieur, et cette incohérence suggère encore l'absence de fondement historique. Quant à la fortune du scénario de l'interdit dans l'érudition hellénistique et byzantine, les méthodes alors pratiquées montrent assez qu'il ne faut pas s'en émouvoir et qu'il est dangereux de croire qu'il n'y a pas de fumée sans feu.

Dominique LENFANT
Université Marc Bloch – Strasbourg II

Bibliographie

- ATKINSON, J. E., 1992, « Curbing the comedians : Cleon versus Aristophanes and Syracosius' decree », *Classical Quarterly*, 42, p. 56-64.
- AUSTIN, C. (éd.), 1973, *Comicorum Graecorum Fragmenta in papyris reperta*, Berlin-New York.
- BEHR, C. A., 1976, *Aelius Aristide, Opera quae exstant omnia*, vol. 1, Leyde.
- BEHR, C. A., 1981, *Aelius Aristide, The Complete Works*, vol. 2, Leyde.
- BEHR, C. A., 1986, *Aelius Aristide, The Complete Works*, vol. 1, Leyde.
- BOULANGER, A., 1968, *Aelius Aristide et la sophistique dans la province d'Asie au II^e siècle de notre ère*, Paris.
- BROCKMANN, C., 2003, *Aristophanes und die Freiheit der Komödie. Untersuchungen zu den frühen Stücken unter besonderer Berücksichtigung der Acharner*, Leipzig.
- CANFORA, L., 1997, « AII II.18 e la censura sul teatro », *Quaderni di Storia* 46, p. 169-181.
- CAPPS, E., 1943, « A new fragment of the List of Victors at the City Dionysia », *Hesperia* 12, p. 1-11.
- CARRIERE, J.-C., 1979, *Le Carnaval et la Politique. Une introduction à la comédie grecque*, Paris.
- DAVIES, J. K., 1971, *Athenian Propertied Families*, Oxford.
- DOVER, K. J., 1972, *Aristophanic Comedy*, Londres.
- DÜBNER, F., 1877, *Scholia Graeca in Aristophanem*, Paris.
- EDMONDS, J., 1957, *The Fragments of Attic Comedy*, vol. I (*Old Comedy*).
- FORREST, W. G., 1975, « Aristophanes and the Athenian Empire », in : B. Levick (éd.), *The Ancient Historian and his Materials. Essays in honour of C. E. Stevens on his seventieth birthday*, Farnborough, p. 17-29.
- FURLEY, W. D., 1996, *Andokides and the Herms. A Study in Fifth-Century Athenian Religion*, Londres.
- HALLIWELL, St., 1984, « Ancient interpretations of ὀνομαστὶ κωμῳδεῖν in Aristophanes », *Classical Quarterly* 34, p. 83-88.
- HALLIWELL, St., 1991, « Comic satire and freedom of speech in classical Athens », *Journal of Hellenic Studies*, 111, p. 48-70.
- HANSEN, M. H., 1991, *The Athenian Democracy in the Age of Demosthenes*, Oxford (la pagination est celle de la trad. française de 1993, *La démocratie athénienne à l'époque de Démosthène*, Paris).
- HENDERSON, J., 1998, « Attic Old Comedy, Frank Speech, and Democracy », in D. Boedeker & K. A. Raafaub (éd.), *Democracy, Empire, and the Arts in Fifth-Century Athens*, p. 255-273.
- HOLWERDA, D., 1991, éd., *Scholia vetera et recentiora in Aristophanis Aves*, Groningen.
- KAIBEL, G., 1907, *RE* VI,1, s. v. *Eupolis*, col. 1230-1235.
- KASSEL, R., AUSTIN, C. (éd.), *Poetae Comici Graeci* II (1991), III 2 (1984), IV (1983), V (1986), VII (1989), Berlin-New York.
- KEIL, B., 1898, éd., *Aelii Aristidis Smyrnaei quae supersunt omnia*, vol. 2, Berlin.
- KIRCHNER, J., 1901, *Prosopographia attica*, Berlin.
- KOCK, T., 1880, *Comicorum Atticorum Fragmenta*, I, Leipzig.
- KÖRTE, A., 1921, *RE* XI,1, s. v. *Komödie*, col. 1207-1275 (1233-1236).
- KOSTER, W. J. W., 1975, éd., *Prolegomena de Comoedia*, Groningen.
- KOSTER, W. J. W., 1978, éd., *Scholia vetera et recentiora in Aristophanis Vespas*, Groningen.
- LAPINI, W., 1997, *Commento all'Athenaion Politeia dello Pseudo-Senofonte*, Florence.
- LEFKOWITZ, M. R., 1981, *The Lives of the Greek Poets*, Baltimore.
- LENFANT, D., 1997, « Rois et tyrans dans le théâtre d'Aristophane », *Ktèma*, 22, p. 185-200.
- LENFANT, D., 2002, « Les citations de Thucydide dans les scholies d'Aristophane : contribution à l'analyse de fragments d'historiens », in S. Pittia (éd.), *Fragments d'historiens grecs. Autour de Denys d'Halicarnasse*, Collection de l'Ecole française de Rome, 298, Rome, p. 415-447.
- LENFANT, D., 2003, « De l'usage des comiques comme source historique : les *Vies* de Plutarque et la

- Comédie Ancienne », in G. Lachenaud & D. Longrée (éd.), *Grecs et Romains aux prises avec l'histoire. Représentations, récits et idéologie*, Actes du colloque de Nantes et d'Angers (septembre 2001), Presses Universitaires de Rennes, p. 391-414.
- LÉVY, E., 1976, *Athènes devant la défaite de 404 : histoire d'une crise idéologique*, Paris.
- MASTROMARCO, G., 1994, « Teatro comico e potere politico nell'Atene del V secolo (Pseudo-Senofonte, *Costituzione degli Ateniesi*, II 18) », in *Storia, poesia e pensiero nel mondo antico. Studia in onore di Marcello Gigante*, Naples, p. 451-458.
- MATTINGLY, H. B., 1977, « Poets and Politicians in Fifth-Century Greece », in K. H. Kinzl (éd.), *Greece and the Eastern Mediterranean in Ancient History and Prehistory. Studies Presented to Fritz Schachermeyr on the Occasion of his Eightieth Birthday*, Berlin-New York, p. 231-245.
- McDOWELL, D. M., 1971, *Aristophanes Wasps*, ed. with introduction and commentary, Oxford.
- McDOWELL, D. M., 1978, *The Law in Classical Athens*, Londres.
- McDOWELL, D. M., 1993, « Foreign Birth and Athenian Citizenship in Aristophanes », in A. H. Sommerstein, S. Halliwell, J. Henderson, B. Zimmermann (éd.), *Tragedy, Comedy and the Polis* (Papers from the Greek Drama Conference, Nottingham, 18-20 July 1990), Bari, p. 359-371.
- McDOWELL, D. M., 1995, *Aristophanes and Athens: an introduction to the plays*, Oxford.
- MEIGGS, R., 1972, *The Athenian Empire*, Oxford.
- MEIGGS, R. & LEWIS, D., 1988, *A Selection of Greek historical Inscriptions*, éd. révisée, Oxford.
- MERWYN JONES, D. & WILSON, N. G., 1969, *Scholia in Aristophanis Equites*, Groningen.
- METTE, H. J., 1977, *Urkunden dramatischer Aufführungen in Griechenland*, Berlin-New York.
- MOMIGLIANO, A., 1971, « La libertà di parola nel mondo antico », *Rivista Storica Italiana*, 83, p. 499-524.
- PICKARD-CAMBRIDGE, A., 1988, *The Dramatic Festivals of Athens*, 1^{ère} éd. 1968, 2^e éd. révisée par J. GOULD et D. M. LEWIS (1968), avec suppléments et corrections, Oxford.
- RHODES, P. J., 1972, *The Athenian Boule*, Oxford.
- SCHETTINO, M. T., 2000, « Elio Aristide, Sopatro e l'interpretazione della storia greca in età imperiale », *Mediterraneo Antico. Economie società culture*, 3/1, Pise-Rome, p. 239-260.
- SOMMERSTEIN, A. H., 1980, *Acharnians*, ed. with translation and notes, Warminster.
- SOMMERSTEIN, A. H., 1981, *Knights*, ed. with translation and notes, Warminster.
- SOMMERSTEIN, A. H., 1986, « The decree of Syrakosios », *Classical Quarterly*, 36, p. 101-108.
- SOMMERSTEIN, A. H., 1996, « How to avoid being a *komodoumenos* », *Classical Quarterly* 46, p. 327-356.
- TODD, S. C., 1993, *The Shape of Athenian Law*, Oxford.
- TRAILL, J. S., 2001, *Persons of Ancient Athens*, vol. 10, Toronto.
- TROJAHN, S., 2002, *Die auf Papyri erhaltenen Kommentare zur Alten Komödie. Ein Beitrag zur Geschichte der antiken Philologie*, Munich-Leipzig.
- VICKERS, M., 1997, *Pericles on Stage. Political Comedy in Aristophanes' Early Plays*, Austin.
- WALLACE, R. W., 1994, « The Athenian Laws against Slander », in G. Thür (éd.), *Symposion 1993. Vorträge zur griechischen und hellenistischen Rechtsgeschichte*, Cologne-Weimar-Vienne, p. 109-124.
- WELSH, D., 1983, « The Chorus of Aristophanes' *Babylonians* », *Greek, Roman and Byzantine Studies*, 24, p. 137-150.
- WILSON, N. G., 1975, éd., *Scholia in Aristophanis Acharnenses*, Groningen.